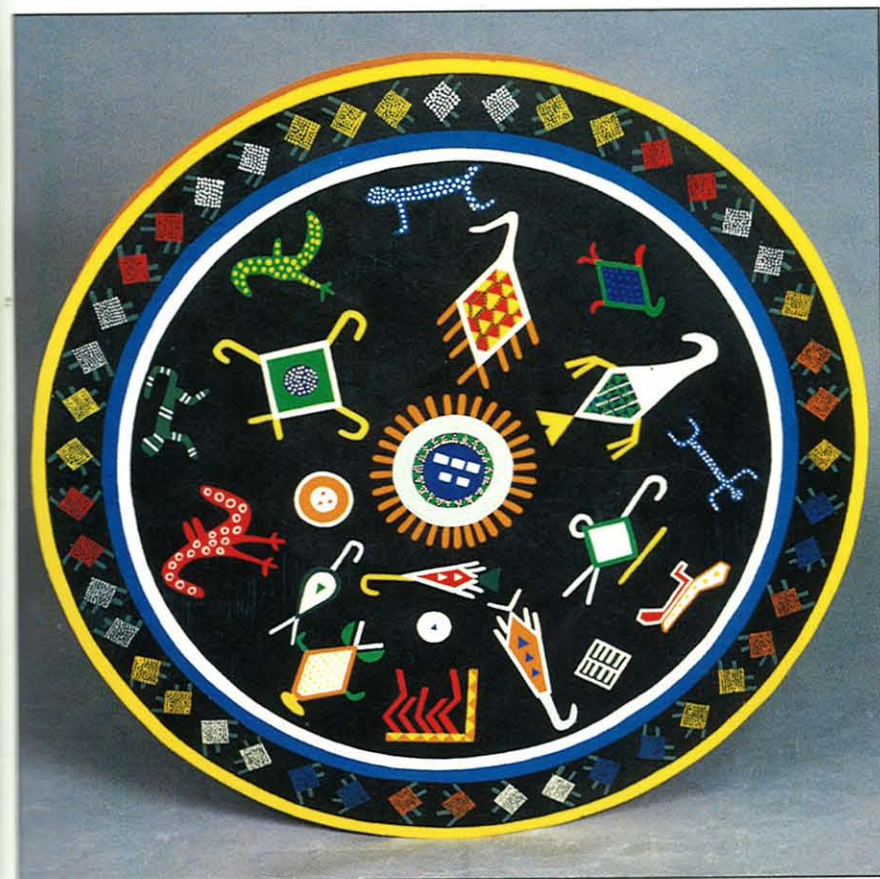


Contes des Indiens Emérillon



# Contes des Indiens Emérillon

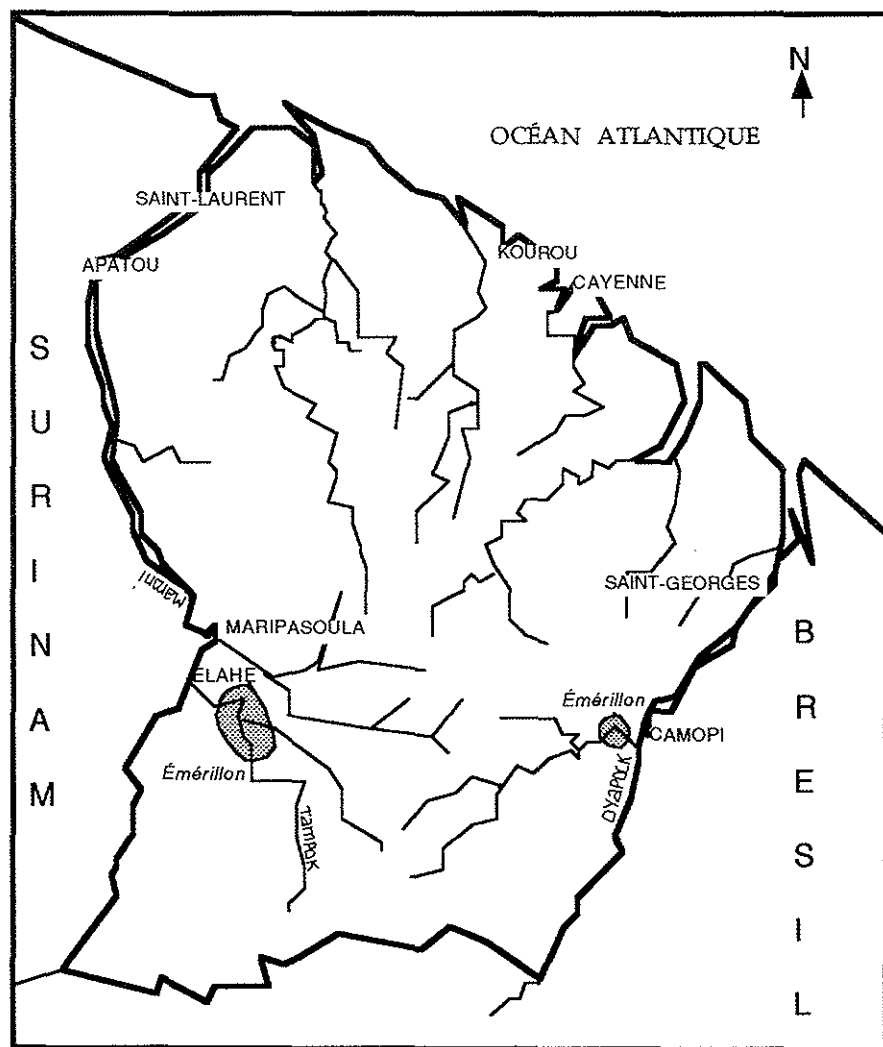


CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE

*Cellule Relations Interculturelles*  
**MISSION POUR LA CREATION  
DU PARC DE LA GUYANE**

81, Rue Christophe Colomb  
BP 275 - 97326 CAYENNE CEDEX  
Tél.: 0594 29 12 52 - Fax: 0594 29 26 58





# Contes des Indiens Émérillon

## *Teko mba'ekwölakom*

recueillis, transcrits et traduits  
par Ti'iwan Couchili et Didier Maurel,  
avec la collaboration d'Eric Navet.

Introduction par Eric Navet.

Illustrations de Fritz St. Jura.



CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE  
KOBUE OLODJU  
1994

## INTRODUCTION

**Les Emérillon : une des plus anciennes populations guyanaises.**

Les quelque 250 Indiens Emérillon forment la seule ethnie tribale intégralement comprise, et la plus anciennement implantée, dans le département de la Guyane française, et ils constituent sans doute l'une des plus petites cultures de cette planète. Réduits à une cinquantaine de représentants au début des années cinquante, ils sont actuellement, comme les autres populations amérindiennes, en rapide progression démographique.

L'intérieur guyanais est, aujourd'hui encore, peuplé en très large majorité par des populations tribales : Amérindiens et Noirs réfugiés. Trois des six ethnies amérindiennes représentées en Guyane, les Emérillon, les Wayana et les Wayâpi, vivent dans cet espace qui correspond à l'ex-Territoire de l'Inini, principalement le long des fleuves frontières (Maroni et Oyapock) et, pour les Emérillon, de leurs affluents, Camopi et Tampok.

On estime qu'au 17<sup>e</sup> siècle, la population amérindienne de Guyane s'élevait à 30 000 personnes. La vertigineuse chute démographique qui affecta des ethnies nombreuses de l'intérieur

Photo de couverture : J. Prosper, *Ciel de case émérillon*.

Les motifs ornant la fin de chaque conte sont des motifs traditionnels de peintures corporelles. On les retrouve aussi sur les plats en bois peint et sur les tissages de perles.

© 1994, CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE  
et KOBUE OLODJU, 97370 Maripasoula.

ISBN 2-85319-255-5

comme du littoral (représentant les familles linguistiques Karib, Arawak et Tupi) est beaucoup moins due aux guerres intertribales — souvent, directement ou indirectement, provoquées par la colonisation — qu'aux maladies importées et aux épidémies qui firent des coupes sombres, surtout dans ces rassemblements artificiels que constituèrent, au 18<sup>e</sup> siècle, les missions jésuites de l'intérieur.

Les Emérillon, qui s'appellent eux-mêmes *Teko*, sont le produit de la coalescence de groupes formateurs — correspondant sans doute à une ancienne organisation clanique dont la tradition orale conserve le souvenir —, et particulièrement d'ethnies Tupi présentes en Guyane dès la fin du 15<sup>e</sup> siècle et regroupées sous le nom de *proto-Émérillon* (P. Grenand, 1982) : Piriú, Norak, Akokwa, Warakupi, Emérillon, Way et Kaikusiana. Ces populations correspondent à l'avancée la plus précoce et la plus septentrionale du vaste mouvement migratoire tupi-guarani engagé depuis la côte méridionale du Brésil. Les Wayãpi, autre ethnies Tupi de Guyane, originaire du bas rio Xingu, n'ont commencé leur pénétration sur le versant « français » des Tumuc-Humac qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle.

Selon les sources écrites, la zone centrale de l'aire de mouvance traditionnelle des Emérillon correspond aux *bassins supérieurs du Camopi, de l'Approuague, s'avancant même par la Waki et par l'Arawa ou Tampok jusqu'au Maroni. Ces bassins supérieurs étaient reliés par des chemins, tous disparus aujourd'hui, sauf celui qui joint le haut Tamouri à la haute Waki* (Hurault, Frenay, 1963, p. 133). Ce « chemin des Emérillon », toujours épisodiquement fréquenté, permet d'aller de l'Itani à l'Oyapock, d'un côté à l'autre du département. Ajoutons que la tradition orale émérillon men-

tionne unanimement une fréquentation ancienne de la côte, *du côté de Cayenne*, par cette ethnies qui aurait même connu des affrontements avec les Blancs.

Les nombreux déplacements des Emérillon, qui les font passer pour plus nomades que les autres, correspondent, comme c'est le cas d'ailleurs pour l'ensemble des ethnies, à des stratégies de résistance ou d'adaptation aux pressions extérieures. En particulier, les Emérillon, seule ethnies survivante, dans l'intérieur, de la période précoloniale, eurent à subir des raids d'autres ethnies armées par les puissances coloniales. Ce furent d'abord les Kaliña (ou Galibi, appelés *Taila* par les Emérillon) encouragés par les Hollandais (deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle), puis les Wayãpi dont les expéditions visaient à la capture d'esclaves pour le compte des Portugais (fin du 18<sup>e</sup>-début du 19<sup>e</sup> siècles). Les Emérillon ont aussi une riche tradition guerrière concernant leurs affrontements avec les Noirs réfugiés Aluku (ou Boni) dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Les Emérillon ont peut-être atteint leur apogée dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, quand le chiffre de leur population est estimé à 400 (Patris, 1767). Mais les témoignages des voyageurs au 19<sup>e</sup> siècle sont presque unanimement pessimistes quant à l'avenir de cette ethnies, et l'on présage généralement leur fin prochaine. Bagot écrit en 1849 : *Cette nation a presque entièrement disparu (...) Ils ont manqué de vêtements, le rhume s'est emparé d'eux, les fluxions de poitrine. Ils ont manqué de vivres...* (cité par Hurault, 1972).

La période qui va de 1790 à 1940 est marquée, pour les Amérindiens de l'intérieur, par l'oubli et le silence de la part de

l'administration qui *n'inclut plus guère que de loin en loin les Amérindiens dans ses projets sans suite de développement du pays* (P. et F. Grenand, 1985a, p. 14). Les groupes locaux se fractionnent, se dispersent, se replient sur eux-mêmes, tentant d'enrayer les effets ravageurs des épidémies.

La « pacification » des Aluku et des Djuka sur le Maroni permettra d'ouvrir ce fleuve aux explorations à la fin du 19<sup>e</sup> siècle; J. Crevaux (1883) et H. Coudreau (1893) nous donnent les premières informations ethnographiques et linguistiques sérieuses sur les Amérindiens de l'intérieur. Nous devons en particulier au second le premier vocabulaire émérillon connu. Mais les Émérillon et les Wayana ne seront « redécouverts » qu'en 1931 (mission Monteux-Richard), et les Wayãpi en 1939 (Heckenroth).

Dans les années 1960, les premiers effets d'une assistance sanitaire efficace commencent à se faire sentir dans l'intérieur. Aujourd'hui, le taux d'accroissement démographique de l'ensemble des Amérindiens est le plus élevé du département. Mais, s'il est permis de dire que les Amérindiens de Guyane ne s'éteignent plus physiquement, il se pose à eux un problème de survie culturelle, et il s'agit bien *de reconnaître à des cultures exotiques le droit d'exister autrement que comme reliques dans un département français* (P. et F. Grenand, 1979, p. 362).

Les Émérillon représentent actuellement la moins nombreuses des six ethnies amérindiennes de Guyane. Ils sont répartis comme suit : une quarantaine de personnes dans trois agglomérations sur le Tampok et l'Itani (moyen Maroni); deux cents environ dans la région du confluent Oyapock-Camopi, distribués dans trois

ou quatre villages; enfin, un groupe d'une dizaine d'exilés à Cayenne, mariés avec des Créoles et des Brésiliens, mais qui gardent un contact avec les communautés d'origine.

### Une « société de l'abondance ».

Si l'organisation socio-économique des Amérindiens a dû, dès le 18<sup>e</sup> siècle, s'adapter à certaines pressions extérieures, et en particulier à des changements de biotopes et à la chute démographique (passage d'une organisation clanique exogame à un système de communautés locales fortement endogames, pour les Wayãpi et sûrement pour les Émérillon), le type de société que s'étaient choisis les Amérindiens, et les contraintes du milieu, impliquaient de toutes façons des agglomérations limitées en nombre, n'excédant pas une centaine d'individus et, le plus souvent, quelques dizaines.

Sur le plan économique, l'exploitation traditionnelle de l'espace par les Amérindiens de la forêt guyanaise tourne autour de quatre pôles : chasse, pêche, agriculture sur brûlis et cueillette. Le fusil s'est presque totalement substitué à l'arc pour la chasse et fournit un gibier abondant et varié : singes, pécari, tapir, daguets... pour le gibier à poil; perroquets, toucans, gallinacés divers... pour le gibier à plume; iguane, caïman, tortues... pour les reptiles.

A la saison des pluies, de décembre à juillet, les Amérindiens pêchent à la ligne à hameçon; à la saison sèche, d'août à novembre, lorsque les eaux sont basses, on utilise l'arc et la flèche, l'épervier (d'introduction récente) et les lianes ichtyotoxiques ou *nivrées*. C'est à cette saison que tortues et iguanes viennent pondre dans les bancs de sable dégagés par les eaux et chauffés par le soleil. Les

œufs constituent un produit apprécié, au même titre que certaines larves, le miel sauvage et des dizaines de fruits comestibles récoltés tout au long de l'année.

La culture sur brûlis, comme les autres activités de subsistance, est destinée à l'autoconsommation. La préparation des abattis est l'affaire des hommes, qui débroussaillent, abattent les arbres puis brûlent. Ce gros œuvre se conclut par une ou plusieurs séances de travail collectif ou *mayuri*. Les femmes interviennent ensuite pour planter et récolter les produits cultivés, qui sont nombreux (voir P. Grenand, 1980; P. et F. Grenand, 1985b) et comprennent des plantes comestibles (manioc amer, igname violet, patate douce, canne à sucre, bananes, maïs...) et des plantes non alimentaires (tabac, coton, roseau à flèche, roucou...).

Le simple énoncé de ces données nous permet de constater que ces sociétés, contrairement aux idées reçues, sont bien des *sociétés de l'abondance* (voir P. Clastres, 1974) et non de pénurie.

La stricte répartition sexuelle des activités attribue en outre à la femme le travail du coton et la préparation des aliments. Celle du manioc occupe une place cruciale, et elle comporte un certain nombre de techniques spécifiques (râpe, « couleuvre », tamis...) destinées à le rendre consommable après extraction de la substance toxique qu'il contient. La farine obtenue est torréfiée pour faire du *couac*, ou mise à cuire sur une platine pour donner la *cassave* qui est elle-même à la base du *cachiri*, véritable boisson nationale des Amérindiens. Il n'est pas en effet de fête sans *cachiri* et cette bière de manioc est vraiment, selon l'expression de P. Grenand (1980, p. 61), le *ciment de la vie collective*.

### Une société d'équilibre et d'harmonie avec l'environnement.

Car la société amérindienne est aussi une *société du loisir*. Peu d'heures de travail journalier suffisent, traditionnellement, à assurer la subsistance de la communauté, et les Amérindiens disposent d'un large temps libre pour se réunir, boire du *cachiri*, et, éventuellement, chanter, faire de la musique et danser. J.-M. Beaudet pour les Wayāpi (1983), J. Hurault pour les Wayana (1968) et d'autres ont montré la grande richesse des répertoires lyriques et instrumentaux des Amérindiens de Guyane. Un tel travail reste à faire pour les Emérillon et il y a tout lieu de penser qu'il produira des résultats tout aussi fructueux.

Les Emérillon, comme les Wayana et les Wayāpi, ont élaboré une riche cosmogonie (voir F. Grenand, 1982; O. Renault-Lescure..., 1987) et une véritable philosophie qui s'exprime dans une littérature orale encore bien vivante. Les mythes, et ceux qui nous sont présentés dans cet ouvrage en sont une illustration, racontent l'émergence laborieuse de l'humanité détruite par plusieurs cataclysmes — où l'on retrouve le thème classique du déluge — et sa parenté avec tous les êtres créés par l'Être suprême, Wilakala. Celui-ci enseigne aussi aux hommes les pouvoirs du chamane, le *padze*, qui, par le rêve (voir Navet, 1990a; 1992) et le recours aux psychotropes (*takweni*, tabac) — par le voyage chamannique — a un accès privilégié au monde des esprits nombreux, dont la forêt et les collines sont les repaires privilégiés et qui prennent la forme de nos angoisses ou, au contraire, de cette *Terre sans mal* de la tradition tupi-guarani (voir H. Clastres, 1975). Le chamane seul peut rétablir, par son savoir thérapeutique, les chants et le pouvoir de la *mbalaka*

(hochet cérémoniel), ainsi que les équilibres perturbés entre le monde des hommes (le village, l'abattis) et celui des esprits (la forêt, l'*au-delà*) : la maladie, la malchance, un excès de soleil ou de pluie...

Le tableau général est celui de sociétés qu'on peut qualifier d'*écologiques*, si l'on admet qu'il existe aussi une écologie de l'esprit ou, plus précisément, que le type de relations que l'homme entretient avec l'environnement naturel est indissociable du rapport qu'il a avec les autres et avec lui-même. A tous les niveaux, c'est une relation d'équilibre et d'harmonie qu'il s'agit, donc aussi de connaissance et de respect. Telle est la leçon du mythe : la véritable indépendance d'un peuple tient à la conscience qu'il a de la solidarité de destin de toutes les créatures, non seulement humaines, mais aussi animales, végétales et minérales qui peuplent cette planète.

Face aux multiples processus qui ont tendu, et qui tendent encore, à les détruire physiquement et culturellement — missions religieuses, contacts avec les orpailleurs, les commerçants, les touristes, avec les risques épidémiologiques que cela représente, politique de francisation à partir des années soixante, projets dits « de développement » et école inadaptés (voir Navet, 1990b; Mohia, Navet, 1990; F. et P. Grenand, 1990...) —, les Emérillon ont réussi, à ce jour, et malgré toutes les prophéties apocalyptiques, à préserver leur identité, leur langue, une mémoire propre. Il faut ici rendre hommage à Monpéra, chef traditionnel, parti pour une autre

vie en 1991, qui, pendant quelque quarante années, a joué un rôle considérable pour que son peuple survive.

Le présent ouvrage, publié à l'initiative de l'association *Kobue Olodju* (« Nous existons ») se veut une contribution à l'effort qu'il avait entrepris pour que les jeunes se souviennent.

Eric Navet.

Institut d'ethnologie. Université de Strasbourg 2.

## BIBLIOGRAPHIE

BEAUDET, Jean-Michel, 1983. *Les Orchestres de clarinettes tule des Wayäpi du haut Oyapock*. Thèse pour le Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle. Université de Paris X-Nanterre.

CLASTRES, Hélène, 1975. *La Terre sans mal : le prophétisme tupi-guarani*. Paris : Le Seuil.

CLASTRES, Pierre, 1974. *La Société contre l'Etat : recherches d'anthropologie politique*. Paris : Ed. de Minuit.

COUDREAU, Henri, 1893. *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane française, 1887-1891*. Paris : Hachette.

CREVAUX, Jules, 1883. *Voyages dans l'Amérique du Sud*. Paris : Hachette.

GRENAND, Françoise, 1982. *Et l'homme devint jaguar : univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayãpi de Guyane*. Paris : L'Harmattan.

GRENAND, Pierre, 1980. *Introduction à l'étude de l'univers wayãpi : ethno-écologie des Indiens du haut Oyapock (Guyane française)*. Paris : SELAF.

—, 1982. *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayãpi*. Paris : Orstom.

GRENAND, Françoise, GRENAND, Pierre, 1979. « Les Amérindiens de Guyane française aujourd'hui : éléments de compréhension », *Journal de la Société des Américanistes*, tome LXVI, p. 361-382.

—, 1985a. « Eléments d'histoire amérindienne », *Ethnies*, n° 1-2, juin-septembre 1985, p. 11-14.

—, 1985b. « Les Wayãpi », *Ethnies*, n° 1-2, p. 25-26.

—, 1990. *Les Amérindiens : des peuples pour la Guyane de demain : un dossier socio-économique*. Cayenne : Orstom.

HURAUULT, Jean, 1968. *Les Indiens wayana de la Guyane française : structure sociale et coutume familiale*. Paris : Orstom.

—, 1972. *Français et Indiens en Guyane : 1604-1972*. Paris : U.G.E. Rééd. 1989 : Cayenne, G.P.D.

HURAUULT, J., FRENAY, P., 1963. « Les Indiens Emerillon de la Guyane française », *Journal de la Société des Américanistes*, tome LII, p. 132-156.

MOHIA, Nadia, NAVET, Eric, 1990. « Considérations sur la situation des Amérindiens de l'intérieur de la Guyane », *Journal de la Société des Américanistes*, tome LXXVI, p. 215-227.

NAVET, Eric, 1985. « Les Emerillon », *Ethnies*, n° 1-2, p. 18-19.

—, 1990a. « Introduction à une ethnologie du rêve chez les Indiens Emerillon de Guyane française », *Cahier de sociologie économique et culturelle*, 14, déc. 1990, p. 9-29. Le Havre : Institut havrais de sociologie économique et de psychologie des peuples.

—, 1990b. *Ike mun anam : il était une fois... la « dernière frontière » pour les peuples indiens de Guyane française*. Paris-Epinal : Nitassinan.

—, 1992. « Les sources mythiques de la fonction chamanique chez les Indiens Emerillon de Guyane française », *Cahiers ethnologiques*, n° 14 : « Imaginaire et magie », actes du Colloque de Blaye, sept. 1990. Bordeaux : Université de Bordeaux 2.

PERRET, Jacques, 1933. « Observations et documents sur les Emerillon de la Guyane française », *Journal de la Société des Américanistes*, tome XXV, p. 65-97.

RENAULT-LESCURE, Odile, GRENAND, Françoise, NAVET, Eric, 1987. *Contes amérindiens de Guyane*. Paris : C.I.L.F.



## VOYAGE AU PAYS DES ANACONDAS

Raconté par Hercule Piston-Palawadja  
à Saut Tampok.

*Aucun animal n'est plus mythique que l'anaconda. Les Emérillon voient en lui la créature surnaturelle par excellence. Quand le monde fut créé, c'est de l'anaconda en décomposition que sortirent les premiers êtres humains. Non seulement la consommation de sa chair est prohibée mais il est même interdit de le toucher. Pour un couple qui attend un enfant (ou qui en a un en bas âge) cette interdiction s'étend à tous les serpents.*

*Sur les rivières guyanaises, au détour d'un méandre, on trouve souvent une importante masse de feuilles qui s'agglutine contre le bord. Les Emérillon sont persuadés qu'il s'agit là de la demeure d'un anaconda.*

Jadis, les jaguars, les anacondas, les caïmans, les *dzawāndalu*<sup>1</sup> mangeaient les Hommes, parce que les Hommes ne connaissaient pas l'arc.

De nos jours, les *kaluwat*<sup>2</sup> et les *polowat* ont peur de toutes ces armes modernes, les sabres, les fusils... Ils n'osent donc plus approcher des habitations humaines.

En ce temps là, les Hommes ne vivaient pas au bord des grands fleuves mais au fond de la forêt et ils ne connaissaient que les criques.

Un homme était parti à la chasse. Il tua une biche. Sur le retour, il voulut traverser une crique et fut surpris de voir que son niveau était très haut alors qu'on était en saison sèche.

— Tant pis, je vais traverser quand même.

Dès le premier pas, l'Anaconda l'attaqua. L'Homme hurla de peur.

— N'aie pas peur, c'est moi l'Anaconda, je ne vais pas te manger, je vais t'emmener.

Il se transforma en être humain et ramena l'Homme dans son village. Là, on lui dit de s'asseoir, on lui donna du cachiri et un hamac.

Il vit les femmes *kaluwat* qui préparaient la biche.

On lui donnait toujours du cachiri et il buvait, il buvait, il buvait...

Le lendemain, l'Anaconda lui apporta une hotte de portage, un catouri, et lui dit :

— Tout ce que tu as mangé, tu vas le vomir là-dedans.

Il lui donna alors une poterie pleine de cachiri. L'Homme but et il commença à vomir, à vomir... de la viande de biche.

C'est comme s'il avait avalé tout entière la biche qu'il avait tuée la veille.

L'Anaconda dit à la femme *kaluwat* qu'il avait donnée à l'Homme pour compagne d'aller jeter le catouri plein de vomissures.

Lorsque les Hommes voient déglutir un anaconda, ils pensent qu'il s'agit d'une proie qu'il recrache toute crue mais en vérité il ne fait que vomir du cachiri.

— Bois du cachiri. Ensuite tu vas repartir, je vais te reconduire chez toi, dit l'Anaconda.

Avant de partir, les anacondas prièrent l'Homme de s'asseoir sur un grand caïman. Beaucoup de *kaluwat*

étaient d'ailleurs assis dessus, avec lui au milieu comme un chef. Ils buvaient du cachiri<sup>3</sup>.

L'Anaconda dit à l'Homme :

— Peut-être que chez vous, vous dites que les anacondas avalent tout cru ce qu'ils mangent. Mais vous-mêmes humains vous avalez cru ce que vous mangez : vos yeux vous disent que votre nourriture a été préparée et cuite mais vous êtes dans l'erreur, c'est nous, anacondas, qui agissons de cette sorte.

Ne dites donc plus que les anacondas avalent leur nourriture toute crue. Vous, vous ne voyez pas clair, vous ne pouvez pas savoir. Nous, les anacondas, nous avons tous la Vision.

Au village émérillon, quatre jours s'étaient écoulés. La femme du chasseur s'inquiétait : les gens étaient partis dans la forêt pour le chercher mais n'avaient rien trouvé.

A cette époque les polowat rôdaient et ils conclurent qu'il avait été dévoré par un polowat.

Mais un chamane rêva qu'il n'en était rien, qu'il n'avait pas été dévoré.

Pendant qu'il buvait du cachiri, l'Homme réfléchissait.

— Comment est la vie dans votre monde ? Là où je vis, on voit des aras, des hirondelles. Ici, sous l'eau, où sont les poissons ? Je ne vois rien : ni aïmara, ni pacou, ni pacoussine, ni *uluwi*. Comment se fait-il que, là-haut, quand je pêche, quand je jette mon hameçon, ça mord ?

L'Anaconda lui répondit :

— Quand vous jetez vos lignes, vos hameçons sont sur les toits de nos carbets et quand vous prenez quelque chose, c'est qu'un éventail *tapekwa* ou une couleuvre à manioc ou encore une « jambe » de manioc pressé (*djani'im*) ou bien une vannerie *witu* ou un panier *kadzala* s'est accroché à votre hameçon :

Une *djani'im* est ce que vous croyez être un aïmara.

Un *tapekwa* est ce que vous croyez être un *paku*<sup>4</sup>.

Un *tapekwa* avec des dessins rouges est un *paku pināng*, qui est une variété de coumarou de couleur rosée.

Les franges du *kedju* (pagne tissé en coton orné d'élytres de coléoptères) sont ce que vous croyez être des poissons *mbiloko*, qui est un poisson argenté brillant.

Les serviettes périodiques qui servent à nos femmes quand ont leur règles sont vos piraïs, c'est pourquoi vous voyez leurs yeux d'un rouge vif.

Nos excréments sont ce que vous croyez être des poissons *kuwatsi awa*, qui sont des poissons coprophages.

Nos bananes sont ce que vous croyez être des poissons *mandue*, poissons bleutés dont la forme rappelle la banane.

Nos fleurs de tabac sont ce que vous croyez être des poissons *wakui*, dont la bouche rappelle l'embout du mahot cigare. C'est la raison pour laquelle la bouche de ce poisson est en forme de fleur de tabac, que sa peau, dépourvue d'écailles, est amère et qu'il faut l'ébouillanter et la gratter pour le consommer<sup>5</sup>.

L'Anaconda qui avait ramené l'Homme lui dit :

— Maintenant que tu as tout vu, je vais te ramener chez toi, au pays des humains. Mais rappelle-toi ce que je vais t'enseigner :

Regarde (il désignait le tas de feuilles) : pour un anaconda, c'est un carbet. Les poteaux ressemblent à vos poteaux, les poules de chez nous ressemblent aussi



à vos poules mais nos chiens sont des *dzawāndalu*.

Nous, anacondas, ne sommes pas des anacondas, il faut nous appeler « Etranger-long ». Pour nous, les anacondas sont les rivières. Les anacondas (c'est-à-dire les rivières) ont aussi des rivières mais nous ne les voyons pas.

L'Homme l'interrompt :

— Au pays des Hommes, on dit qu'il ne faut pas trop se baigner car les anacondas peuvent nous attraper.

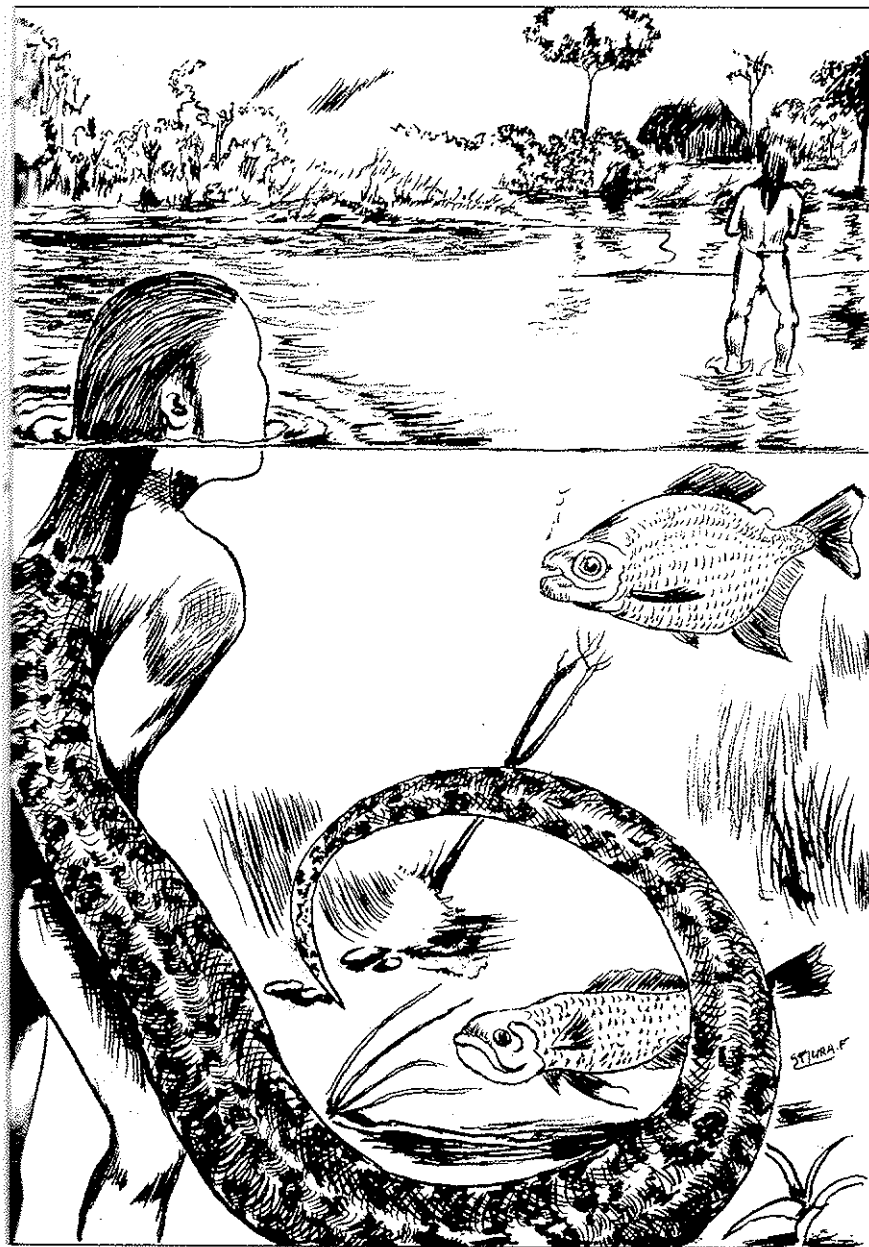
L'Anaconda continua :

— Nos grandes platines à manioc sont les raies... Bon, maintenant je vais te ramener. Pendant le temps du retour, tu éviteras de regarder en l'air.

Ils montèrent, ils montèrent et ils arrivèrent à une espèce de porte. L'Anaconda se contenta de passer la tête par la porte et, lorsque l'Homme partit, il la rentra et repartit dans l'eau.

En sortant de la rivière, l'Homme n'était pas mouillé, comme s'il s'était simplement promené à l'air libre.

L'Anaconda ne le raccompagnait jamais jusqu'à son village. Il aurait pu le faire car tous les « Etrangers



Longs » peuvent prendre forme humaine excepté qu'ils n'ont pas de nombril. Ils deviennent alors des kaluwat, comme les kaluwat qui vivent dans les roches.

Lorsque l'Homme réapparut dans son village, les siens commentèrent son arrivée :

— Ah ! Voici celui qui est parti à la chasse depuis si longtemps. On croyait qu'il avait été mangé par un anaconda.

L'Homme alla directement à son carbet, rangea ses flèches et se coucha dans son hamac sans parler, sans rire ou plaisanter comme à l'accoutumée. Il drapa même le hamac sur lui pour s'isoler dans son ivresse (il était saoul du cachiri qu'il avait bu chez les anacondas).

Sa femme lui dit :

— Tu es arrivé ! Tiens !

Et elle lui tendit unealebasse de cachiri qu'il but mais qu'il vomit aussitôt, tant le cachiri des humains sentait désormais mauvais pour lui depuis qu'il avait goûté le cachiri parfumé des anacondas.

Mais il ne dit rien, suivant en cela les

recommandations de l'Anaconda qui lui avait bien précisé aussi qu'il ne lui faudrait rien raconter de son voyage.

La nuit, l'Homme rêva et chanta dans son rêve.

En l'entendant, les villageois comprirent.

— C'est un chamane, c'est lui qui va initier les autres ! C'est parce qu'il est parti au pays du Surnaturel, il a vraiment un grand pouvoir !

L'Homme ne tarda pas à repartir. Sa femme qui l'aimait pensait à lui. Quand il revint, au bout de deux semaines, elle voulut se mettre avec lui dans le hamac. L'Homme la repoussa doucement et lui dit :

— Il ne faut pas. Je ne dis pas que je ne t'aime pas mais lorsque j'étais dans la forêt, j'ai tiré une biche. En revenant, j'ai vu que la crique que j'avais traversée était inondée, je suis tombé dedans et là, un anaconda m'a attrapé. J'avais peur mais il m'a ramené quand même sans me dévorer. Les anacondas ne sont pas des anacondas, ce sont des êtres presque humains. Celui qui m'a ramené, il m'a donné du cachiri que j'ai bu. Mais toute la nourriture, je l'ai vomie car là-bas, à chaque fois qu'on mange, on dévore une âme.

Quand il eût fini de raconter son étrange histoire à sa femme, il lui répéta :

— Je ne t'ai pas dit que je ne t'aime pas. Reste quand même à mes côtés. Si un homme vient te demander, n'accepte surtout pas. De même, lorsque je repartirai, tu devras respecter cette interdiction. Ne va pas te promener en forêt non plus. Si tu n'obéissais pas, il pourrait nous arriver du mal et je pourrais ne jamais être de retour. Celui qui m'a ramené reviendra me chercher.

Le lendemain, il disparut à nouveau. Puis revint. Et repartit encore.

Il prit l'habitude de faire le voyage tous les jours.

Ses beaux-parents demandèrent à leur fille :

— Mais où va-t-il toujours comme ça ? Tiens, ma fille, apporte ça à ton mari.

La belle-mère voulait absolument nourrir son gendre mais celui-ci lui répondit :

— Non merci, j'ai le ventre plein.

Elle insista pour qu'il prenne au moins une petite calebasse de cachiri mais il refusa.

— Que se passe-t-il donc avec ton mari ? Dis-lui que s'il est vraiment chamane, il doit me ramener

quelque chose du pays des kaluwat.

Est-ce que les kaluwat mangent comme nous ? se demandait la belle-mère.

L'homme sentait grandir ses pouvoirs de chamane. Depuis son premier voyage, il s'était abstenu de toute relation sexuelle car il savait que le sperme aurait supprimé sa Vision.

Au retour de l'un de ses voyages, il ramena des bananes dans un panier.

— Tiens, dit-il à sa femme, tu n'as pas le droit d'en manger mais les vieilles peuvent y goûter (c'est-à-dire celles qui sont ménopausées et qui n'ont plus de relations sexuelles).

Il repartit et revint plusieurs fois. Il ramenait des parépous, un ananas, de la viande, de la galette de manioc...

A chaque voyage, ses pouvoirs chamaniques s'accroissaient. Un jour il s'enduit de roucou et se peignit le visage avant de voyager à nouveau. A son retour, comme il avait bu du cachiri, il était un peu éméché et déclara :

— Je veux que tout le monde sache qui je suis.

Il prit son petit banc et s'enfonça dans l'eau.

Les enfants du village, tout comme ceux d'aujourd'hui, restaient longtemps à se baigner dans l'eau, désobéissant ainsi aux conseils de leurs parents.

L'Homme se dit :

— Je vais leur faire peur.

Il se transforma en dzawāndalu et, s'approchant de la berge, fit trembler la terre. Les enfants, effrayés, sortirent immédiatement de l'eau.

Plusieurs jours plus tard, les enfants se baignaient de nouveau, alors que les adultes étaient plus ou moins ivres pendant une fête cachiri.

— Ah ! Je vois que vous n'avez pas compris !

Il se transforma en anaconda et s'approcha. Les enfants le virent et sortirent en criant :

— Anaconda ! Anaconda !

Une vieille femme leur dit de se taire. Il se retransforma devant eux en être humain.

C'est ainsi qu'il devint un chamane aux pouvoirs extraordinaires. Il pouvait se transformer en n'importe quel animal, un jour en ocelot, un jour en autre chose. Bien qu'il ait prévenu sa femme de ne pas s'effrayer,



quand elle vit un jaguar dans le hamac voisin du sien, elle ne put s'empêcher de crier.

L'Homme avait maintenant autant de pouvoir qu'un kaluwat.

#### NOTES

1. Tous ces animaux appartiennent à la catégorie des polowat : monstres dévoreurs d'hommes.

2. Les kaluwat habitent à l'intérieur des roches (falaises et inselbergs). Ils ont la faculté de se déplacer dans l'espace et dans la matière et de se transformer. En ce sens, les anacondas sont des kaluwat car ils se transportent instantanément d'un endroit à un autre et/ou se métamorphosent de même que l'homme/chamane de cette histoire.

3. Les caïmans sont les bancs des anacondas. Les chamanes émérillons avaient naguère l'habitude de s'asseoir sur des bancs en forme de caïman.

4. Poisson plat appelé aussi coumarou.

5. La vision du monde (des mondes faudrait-il dire) des Émérillon est perçue comme une série d'univers superposés :

Les rivières sont les anacondas des anacondas.

Les anacondas sont les anacondas des êtres humains.

Les êtres humains sont les anacondas des aras...

Les effets de ce monde «d'en haut» se font parfois sentir dans

notre monde. Ainsi, lorsque de fortes bourrasques de vent s'abattent sur un village, c'est que les créatures d'en haut pêchent à la nivrée.

Seuls les chamanes comme le père d'Hercule Piston, Kutchili, peuvent voir quoi est réellement quoi dans tel ou tel monde.

Là où un humain ordinaire ne verra rien d'autre qu'un yaya (un petit poisson), quelqu'un d'averti voit qu'il s'agit là des moustiques du monde des anacondas.

Chaque chose (objet, plante, animal) trouve sa place dans ces différents ordres.

Nos visions ordinaires ne sont donc qu'une succession de visions relatives. Quand on passe d'un monde à un autre, les choses ne se transforment pas vraiment. Elles sont perçues par l'individu ordinaire sous un aspect différent mais le chamane ne saurait s'y tromper.



## COMMENT LES EMERILLON DÉCOUVRIRENT L'ARUMAN

Raconté par Etienne Kutchili  
à Maripasoula.

Il y a fort longtemps, dans un petit village, au crépuscule, coassait une grenouille *ndu'itchok*.

— Nduk ! nduk! nduk !

Ce chant répétitif évoquait à l'un des villageois, un jeune adolescent, le bruit d'un pilon.

— Qu'es-tu donc en train de piler tous les soirs ?  
J'aimerais que tu m'amènes ce jus que tu prépares tous les jours, répétait-il...

Une nuit, il se réveilla. Sous son hamac, il trouva un bol rempli de jus de maïs.

— Qui a bien pu me ramener ça ?

Il prit le bol, en but le contenu et se rendormit.

Le lendemain matin, à son réveil, il regarda sous son hamac : le bol avait disparu.

Le jour s'écoula. La nuit tomba. Il s'assoupit, se réveilla à nouveau et trouva encore un bol rempli de jus de maïs.

— Qui a bien pu me ramener ce bol ? Il faut absolument que je découvre cette personne !

Il s'assoupit à nouveau mais se réveilla peu après tant son sommeil était léger. Le bol était là, toujours rempli de jus.

— Il ne faut plus que je m'endorme, je dois veiller pour surprendre la personne qui m'apporte ça.

Jouant à l'endormi, il attendit, attendit... Soudain, il entendit un pas qui s'approchait de son hamac. Il lança son bras et attrapa la grenouille qui s'était changée en ravissante jeune fille.

— C'est donc à toi que je parlais...

— Oui et c'est pourquoi je t'ai ramené du jus de maïs. Mais lâche-moi maintenant, lâche-moi !

— Non, s'il te plaît, j'ai envie de toi. Tu vois, je dors seul, je n'ai pas de femme, j'ai tellement envie de toi.



— Lâche-moi, je dois aller demander la permission à mes parents.

— Non, j'ai trop envie, je te veux maintenant.

— C'est bon, dit la jeune fille, finissons-en, lorsque tu auras pris ton plaisir, dis-le moi...

— J'ai fini...

La grenouille-jeune fille poussa puissamment sur ses jambes et bondit très haut sur un arbre, le pénis de l'homme restait introduit dans son vagin et s'étirait démesurément comme un tuyau.

Terriblement honteux de sa mésaventure, l'homme s'enveloppa sans son hamac.

Au matin, l'un de ses copains l'appela :

— Qu'est-ce qui t'arrives ? Pourquoi n'es-tu pas levé ?

Il lui raconta ses aventures nocturnes.

— Attends, dit son ami, je vais aller chercher une hache pour couper l'arbre...

Quand l'arbre tomba, il ramassa le pénis étiré, qui ne se rétracta pas, et le rangea dans le hamac.

Son ami, voyant que cela ne guérissait pas, ressentait



une honte de plus en plus grande... Il restait complètement drapé dans son hamac, à l'abri de la vue des autres qui ignoraient tout de sa situation...

— Où est-il ? disaient-ils. On ne le voit plus !

Cependant, bien que son sexe eût subi ce désagréable traitement, cela n'avait nullement fait disparaître son désir.

Au bout de quelques jours, il ne put résister et il envoya son pénis démesurément étiré vers une jeune fille qui râpait du manioc.

— Qu'est-ce c'est que ça ?

Elle prit une machette et trancha le bout de pénis qui se transforma en ver.

Mais l'ardeur du jeune homme demeurait intacte. Il tenta sa chance plusieurs fois mais, à chaque fois, les filles, offusquées, tranchaient un bout de son membre.

Terriblement malheureux, le jeune homme demanda à ses camarades :

— Emmenez-moi dans la forêt, loin de ce village. Trouvez un endroit boueux et laissez-moi seul au milieu de la boue.

Arrivés à un endroit qui correspondait à sa description, ils lui demandèrent :

— Là, ça te convient ?

— Oui, dit-il, partez maintenant.

Quelques jours plus tard, ses copains repassèrent.

— Comment vas-tu ?

— Ça va.

Il s'était enfoncé jusqu'aux genoux.

Ils revinrent à nouveau quelques jours plus tard.

La boue atteignait son ventre. Ils échangèrent quelques paroles.

Quelques jours passèrent. Ses amis revinrent le voir. Cette fois, il avait complètement disparu. A la place de ce qui aurait dû être sa chevelure poussait de l'arouman.

C'est ainsi que les Emérillon ont découvert l'arouman qui sert à confectionner toutes les vanneries usuelles : couleuvre, tamis, paniers...



## HISTOIRE DU GROS VENTRE

Raconté par Etienne Kutchili  
à Maripasoula.

Il était une fois un Indien à gros ventre. Son gros ventre était si disgracieux que les gens de son village se mirent à le détester.

— Tu es gros, tu es laid, va-t-en dans la forêt, va te faire manger par un monstre.

C'est ainsi qu'il partit, chassé de son propre village.

Il marcha, marcha, suivant une vallée et il répétait :

— Tsalea'i, viens me manger, viens me dévorer.

Un grand bruit derrière lui l'avertit que Tsalea'i arrivait. Il eut peur, il se coucha par terre.

Lorsque le monstre l'eut bien regardé, il comprit qu'il ne pourrait jamais l'avaler, son ventre était vraiment



trop gros. Alors, il se transforma en homme et dit :

— C'est toi Ka'akatuwan<sup>1</sup>, viens donc avec moi, ne reste pas couché, relève-toi, je ne vais pas te manger. Suis-moi, je te guérirai, je connais ce genre de maladie.

L'homme suivit donc Tsalea'i, et ils marchèrent, ils marchèrent...

Jusqu'à un champ de bambou au milieu duquel les monstres avaient leur village. Tsalea'i présenta l'homme à sa femme :

— Voilà, j'ai ramené Ka'akatuwan.

— Tu as eu raison de l'amener, dit l'épouse du monstre (qui était un jaguar). J'ai entendu dire que les ka'akatuwan sont d'excellents chasseurs, il me plairait que celui-ci soit mon gendre.

Tsalea'i dit à sa fille (qui était mariée à un pian) :

— Dis à ton mari qu'il m'accompagne à mon mbatsala<sup>2</sup>, il doit y avoir beaucoup de gibier.

La fille de Tsalea'i (qui avait apparence de jaguar) dit à son mari pian :

— Va aider mon père à tuer des paks dans son mbatsala.

Tsalea'i dit à son gendre :

— Quand les paks sortiront, tâche de les attraper...

Le pian répondit :

— Prenons un bâton pour sonder le terrier. C'est moi qui sonderai.

— Non, non, c'est moi qui sonde et toi qui tues...

Le pian protesta :

— Mais ils vont s'échapper, je ne saurai pas...

Le beau-père n'écoutait plus et commençait à introduire un bâton dans le terrier pour faire sortir les paks. Le premier ne tarda pas. Le pian se jeta dessus mais il était incapable d'attraper quoi que ce soit. D'autres paks suivirent, le pian n'en captura pas un seul.

Le beau-père comprit que chaque fois qu'il partait avec sa fille à la chasse, c'était elle, la femme-jaguar, qui ramenait du gibier. Son mari le pian en était incapable.

— C'est donc ainsi que tu es, dit-il, complètement nul... Je vais te dévorer...

Et il mangea son gendre. Après en avoir bien sucé les os, il en fit un collier qu'il ramena. En rentrant, repu, son ventre plein de la viande de son gendre, il se félicitait.

— Ah, je suis rassasié, j'ai quand même bien mangé.

Arrivé chez lui, il jeta le collier d'os devant sa fille en lui disant :

— Voilà ce qui reste de ton mari, je l'ai dévoré.

Elle se mit à pleurer.

— Ne sois pas triste, ce mari ne te convenait pas, il ne savait pas chasser. Je t'en ai trouvé un autre : tu vas te marier avec Ka'akatuwan, lui est un grand chasseur.

Pendant ce temps, Ka'akatuwan était soumis à un jeûne total. On avait suspendu son hamac tout en haut du carbet de Tsalea'i ainsi que celui-ci l'avait ordonné afin que le gros ventre dégonfle.

Tsalea'i dit à sa fille :

— Tu vas aller à l'abattis, cueille des feuilles de tabac, pile-les et fais du jus, ton nouveau mari le boira et le vomira et il perdra son ventre.

La femme obéit, elle ramena des feuilles de tabac qu'elle pila et qu'elle tamisa. Elle obtint un jus crémeux qu'elle ramena à son mari dans une poterie.

A chaque fois qu'il vidait la poterie, on la lui remplissait à nouveau. Devant lui, on avait placé un manaré afin qu'il vomisse dedans<sup>3</sup>.

Il ne tarda pas à vomir, vomir, vomir... De sa bouche, jaillissait un liquide jaune et épais. Tsalea'i lui dit :

— C'est ça qui gonflait ton ventre, tu es maintenant guéri. Tu t'abstiendras désormais de manger du sel<sup>4</sup> et du piment mais tu peux descendre de ton hamac.

Ka'akatuwan profita de son repos forcé (il ne faisait que se conformer aux rites de guérison) pour façonner un grand nombre de flèches.

Un jour, on entendit une excitation générale, les enfants du village criaient :

— Des cochons bois, des cochons bois !

Tsalea'i dit aux enfants (qui avaient apparence de jaguars) :

— Votre beau-frère Ka'akatuwan va aller avec vous. S'il tue des cochons, qu'il ne touche surtout pas aux cadavres. Si vous vous approchez de lui, enlevez votre peau de jaguar. S'il vous voyait sous cette apparence, il vous fléchierait.

Ka'akatuwan dit aux enfants :

— Restez derrière, vous allez faire peur aux cochons.

Ils vont s'approcher de moi, je les fléchierai facilement.

Ka'akatuwan n'arrêtait pas de tirer des flèches sur le troupeau de cochons. Il tua un grand nombre de gros cochons tandis que les enfants-jaguars ne s'étaient attaqués qu'à quelques jeunes cochons de petite taille.

— Beau-frère, demandèrent les enfants, combien en as-tu tué ?

— Beaucoup ! Allez les ramasser car je n'ai pas le droit d'y toucher.

Certains enfants-jaguars étaient déjà arrivés chez Tsalea'i et riaient.

— Ka'akatuwan a tué beaucoup de cochons !  
Ka'akatuwan a tué beaucoup de cochons !

Tsalea'i dit :

— Je vous avais bien dit que Ka'akatuwan est un excellent chasseur.

Pendant ce temps, ceux qui étaient restés à la maison fabriquaient des catouris pour ramener cette énorme quantité de viande.

Lorsque Ka'akatuwan arriva, Tsalea'i dit à sa fille :

— Va te baigner avec ton mari.

L'homme demanda à Tsalea'i :

— Que puis-je manger ?

— Pas de viande, dit Tsalea'i, seulement du poisson.

Ka'akatuwan alla donc pêcher dans la crique voisine.

Il imita le cri des agamis. Les agamis s'approchèrent et il les flécha, il prit leurs viscères et s'en servit pour appâter les aïmaras. Il en pêcha un grand nombre qu'il ramena dans un grand catouri.

Arrivé à l'entrée du village, il déposa son catouri et fila droit vers sa femme.

— J'ai ramené un peu de poisson que j'ai laissé là-bas, tu peux aller le préparer.

— Tu vois ma fille, dit Tsalea'i, je t'avais bien dit que Ka'akatuwan te nourrirait bien, ce n'est pas comme cet incapable de pian qui laissait partir tous les gibiers.

— Papa, dois-je préparer du *mbodjipilet* <sup>5</sup> ?

— Bien sûr, allons tous manger.

On attachait désormais côte à côte le hamac de la femme-jaguar et de Ka'akatuwan.

La viande de cochon avait déjà été dévorée par les habitants du village.

C'est pourquoi Tsalea'i dit à sa fille :

— Ma fille, mon mbatsala est plein de viande fraîche, dis à ton mari qu'il m'accompagne.

Quand Ka'akatuwan vit le terrier, il piégea toutes les sorties en les entourant d'une palissade.

Tsalea'i commença à sonder. Les paks se précipitaient vers les sorties et se faisaient tuer à coup sûr.

Il chargea un énorme catouri de viande.

Arrivé au village, il repartit aussitôt en disant :

— Comme je n'ai pas le droit de manger de viande, je pars à la pêche.

Et il ramena encore une grande quantité d'aïmaras.

Sa femme manifesta sa satisfaction.

— Ah ! tu n'es pas comme mon ex-mari pian, toi au moins, tu me nourris bien, tu chasses bien.

En voyant arriver sa fille chargée d'un grand catouri de poissons, Tsalea'i dit :

— Tu vois ma fille, tu vois ce que je t'avais dit, voilà le mari que je souhaitais pour ma fille.

L'homme était maintenant marié depuis quelque temps et il aurait bien voulu faire l'amour avec sa femme. Il lui demanda donc :

— J'ai envie de jouer avec toi.

— Non, répondit-elle, nous autres femmes-jaguars ne faisons l'amour que pendant nos périodes.

Pendant ce temps, les villageois de son village humain avaient fini par admettre qu'il s'était fait dévorer par un monstre.

— Le Gros Ventre pourrit dans l'estomac de Tsalea'i !

Tsalea'i, de son côté, demanda à sa fille de préparer un cachiri pour son mari.

— Quelle variété dois-je préparer ?

— Prépare donc du cachiri blanc.

La femme-jaguar de Ka'akatuwan alla à l'abattis, ramena du manioc et prépara son cachiri.

Tous burent.

La femme-jaguar entra dans ses périodes. Elle dit :

— Si tu veux, tu peux maintenant me faire l'amour.

Elle tomba immédiatement enceinte et ne tarda pas à donner naissance à un fils dont la croissance était très rapide comme celle des jaguars.

Son mari lui dit un jour :

— J'aimerais bien ramener cet enfant dans mon village pour le montrer à ceux qui m'ont chassé.

— J'accepte, dit sa femme, mais dès que l'enfant se mettra à pleurer, ramène-le immédiatement. Je ne t'appellerai que deux fois.

Ils partirent tous deux avec l'enfant. Quand ils arrivèrent au village, la femme-jaguar resta cachée à proximité, dans la forêt.

L'homme pénétra dans le village, son enfant dans les bras.

— Ah ! Mais d'où arrive-t-il celui-là ? Où a-t-il trouvé ce beau bébé ?

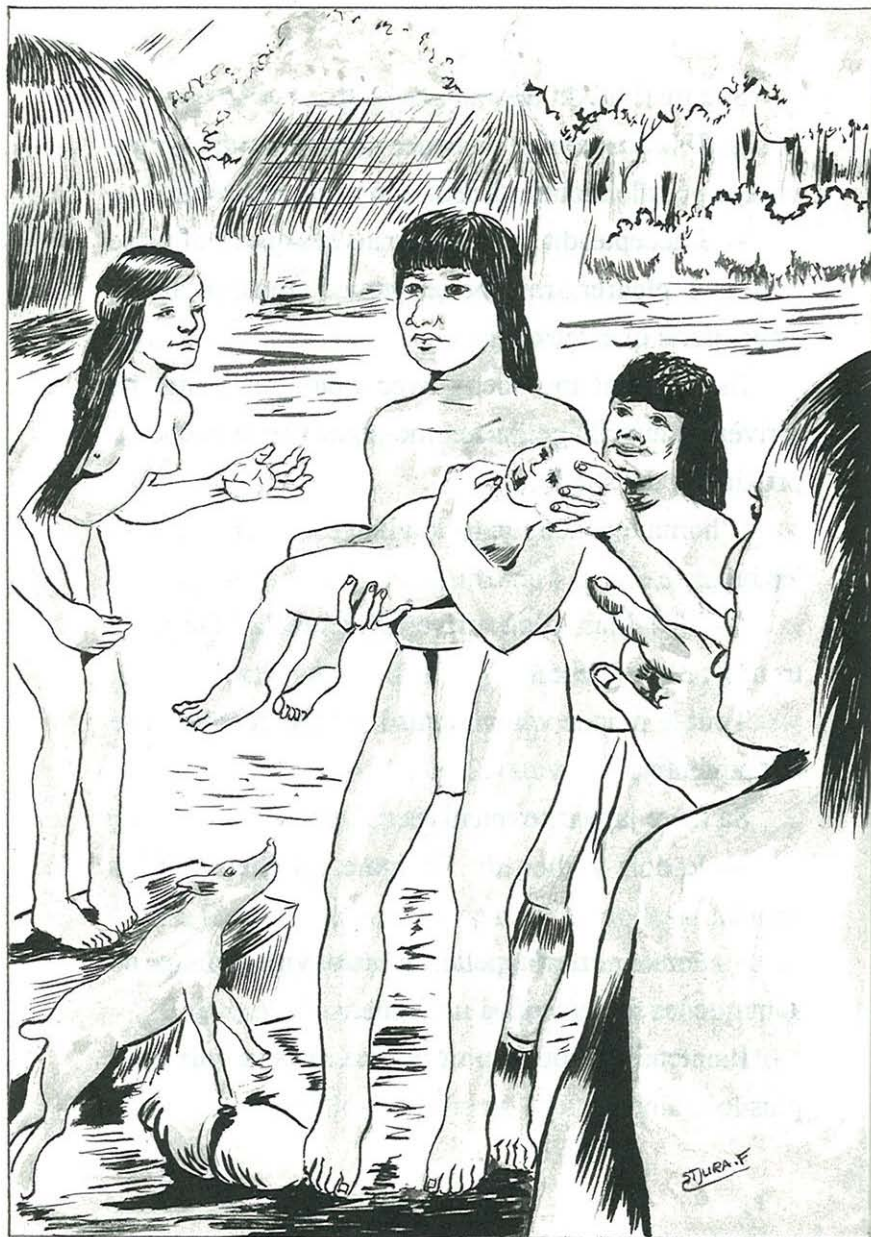
Tout le monde voulait tenir l'enfant, et celui-ci se mit à pleurer.

Sa mère jaguar se mit alors à l'appeler.

— Je dois y aller, dit l'homme, en entendant les appels.

— Personne ne t'appelle, dirent les villageois, ce ne sont que les feulements d'un jaguar.

Il entendit à nouveau sa femme mais la voix était plus lointaine.



Cette fois, il prit l'enfant et courut vers la forêt. Mais il se perdit tout de suite, n'arrivant pas à suivre les traces.

— Où es-tu ? Où ? dit-il.

Il entendit la voix fâchée de sa femme.

— Mais je suis là où nous sommes passés tout à l'heure, tu n'as qu'à suivre la piste, je ne t'attendrai pas...

Incapable de retrouver son chemin, il dut revenir au village des hommes en pleurant.

Le soir même, son fils mourut.

Son ventre ne tarda pas à gonfler, gonfler de nouveau, jusqu'à sa mort, qui ne tarda pas.

Voilà l'histoire qu'on raconte.

#### NOTES

1. Dans les contes émérillon les animaux ont tous des noms, on appelle le jaguar Pakoa'ok, la tortue Takulu pītāng...

De même les animaux ont donné un nom à l'être humain, ils l'appellent Ka'a Katuwan.

2. Tsalea'i est en émérillon pak aloīam « chef » des paks : c'est un peu aux paks ce qu'est une reine aux fourmis.

*Le mbatsala du tsalea'i est un espèce de terrier à entrées multiples, un réservoir de paks sur lesquels « règne » Tsalea'i.*

*3. Il s'agit d'un rite qui marque le passage d'un état à un autre. Ici, l'homme vomit son ventre. Une jeune fille qui devient une femme vomit son état d'enfant etc.*

*4. En fait le sel n'a fait son apparition chez les Emérillon qu'au 19<sup>e</sup> siècle. Auparavant, en guise de sel, les Emérillon brûlaient des cœurs de palmier wassaï qu'ils réduisaient en sirop. C'est ce terme djik que nous avons traduit par sel.*

*5. Crème savoureuse préparée avec de l'empois (de manioc) et la sauce de cuisson d'une viande.*



## LES ENFANTS ET LE MBATSKILILI

Raconté par Etienne Kutchili  
à Maripasoula.

Un homme avait une nombreuse progéniture. Il avait tellement d'enfants qu'il ne lui restait jamais rien à manger. Un jour, il décida d'emmener deux de ses fils en forêt afin de les abandonner. Ils cheminèrent longtemps et se retrouvèrent très loin du village.

Il déposa son sac et dit à ses enfants :

— Restez ici, je reviens tout de suite, je vais déféquer, attendez-moi. Je vous appellerai dès que j'aurai fini.

Au bout d'un moment, les enfants trouvèrent le temps long.

— Attends ici, dit l'un, je vais aller à la recherche de notre père.

Il appela et parcourut tous les alentours sans résultat.  
Il revint vers son frère et lui dit :

— Il nous a sûrement abandonnés.

L'aîné des deux frères, lorsqu'il avait quitté le village, avait pris de la cassave qu'il avait émietlée tout le long de son parcours. Ils n'eurent donc qu'à refaire le chemin inverse pour retrouver le village à la nuit tombante.

— Ah ! Voilà nos enfants qui arrivent, dirent les parents.

Le père, toujours décidé à les abandonner, les emmena encore en forêt quelques jours plus tard.

— Cette fois-ci, se dit-il, je vais emporter une gourde vide (une calebasse-terre) pour leur faire croire que c'est moi qui crie.

Le père, qui, cette fois, avait emmené un garçon et une fille, leur répéta la même chose que la première fois :

— Mes enfants, je reviendrai vous chercher lorsque j'aurai fini de me soulager.

Quand il leur eut dit ça, il grimpa sur un arbre et attacha la gourde à une branche.

Pendant ce temps, les enfants commençaient à s'impatisser.

— Notre père avait dit qu'il nous appellerait, mais nous ne l'avons pas entendu.

La nuit tomba, les enfants s'endormirent. Dès l'aube, ils se remirent en marche. Comme il n'y avait rien à manger, ils en furent réduits à manger des fruits de l'arbre *dzadza'î*.

Le vent se leva et la gourde se mit à « crier » car la brise s'engouffrait dans l'ouverture et résonnait dedans.

— Ah ! voilà notre père qui nous appelle.

Ils cherchèrent, cherchèrent mais évidemment sans découvrir la moindre trace de leur père.

— Mais ? On a bien entendu un cri, où est-il ?

Le vent souffla à nouveau et la gourde résonna.

Guidés par le bruit, ils ne tardèrent pas à arriver à l'arbre auquel la gourde était attachée.

A ce moment, le vent forçit et la gourde résonna. Les enfants, levant la tête, comprirent la supercherie dont ils avaient été victimes.

— Notre père nous a abandonnés, nous allons mourir...

Ils se remirent néanmoins à marcher... à marcher... à marcher jusqu'à une clairière.

Abusés par la fatigue, ils dirent :

— Nous arrivons au village, notre père doit être en train de cuisiner.

— Attends, petite sœur, je vais voir si c'est vraiment notre père.

Le garçon s'approcha d'un haut carbet sur pilotis et regarda à travers les lattes du plancher.

Il entrevit un *mbatsikili*<sup>1</sup> en train de faire frire des morceaux d'aïmara.

Revenu près de sa sœur, il lui dit :

— Nous avons très faim, je vais fabriquer un petit arc et des flèches pour tirer des morceaux de poisson frit.

Et, pendant que le *mbatsikili* s'affairait à sa friture, le garçon, embusqué sous le carbet, flécha un morceau d'aïmara.

Le *mbatsikili* se retourna et vit qu'il n'y avait plus rien dans son plat.

Croyant qu'un chat lui avait volé la nourriture, il s'emporta :

— Chat !! Va-t-'en d'ici !

Puis il se remit à sa cuisine et déposa à nouveau des morceaux de poisson dans le plat.

Cette fois, le *mbatsikili* recommença à pester contre ce qu'il croyait être un chat mais par les interstices du plancher, il aperçut le garçon et sa sœur.

— Ah ! C'est vous mes petits enfants... Venez !

Et il les enferma dans une case. Il les nourrissait très bien, bien qu'il les tînt prisonniers.

Un mois passa.

Le garçon dit à sa sœur :

— Maintenant que nous sommes devenus gras, il va sûrement nous manger.

La nuit même, le garçon, qui avait des dispositions chamaniques, rêva. Le lendemain, il raconta son rêve.

— Petite sœur, le *mbatsikili* va bientôt mettre de l'eau à bouillir dans une grande marmite. Si nous voulons nous en sortir, il faudra le pousser dedans. Lorsqu'il sera dans la marmite, il faudra lui dire : transforme-toi en huile; il répondra : transforme-toi en eau; il faudra lui répondre : transforme-toi en pétrole.

Quelques jours plus tard, un lézard de terre rentra

dans le carbet. Le garçon le tua, lui coupa la queue et la mit à sécher.

— Petite sœur, sais-tu pourquoi j'ai mis cette queue à sécher ? Je sais que le mbatsikili ne tardera pas à nous demander de lui montrer nos doigts, je lui ferai voir cette queue, il croira voir un doigt tout maigre et nous laissera sortir.

Chaque jour, le mbatsikili disait :

— Mes petits enfants, je pars à la pêche, je pars à la chasse afin de bien vous nourrir !

Et il leur ramenait toujours de la nourriture.

Un jour, ils n'arrivèrent plus à mettre la main sur la queue de lézard séchée avec laquelle ils espéraient tromper le mbatsikili.

Le lendemain matin, le mbatsikili leur dit :

— Sortez vos doigts que je les voie.

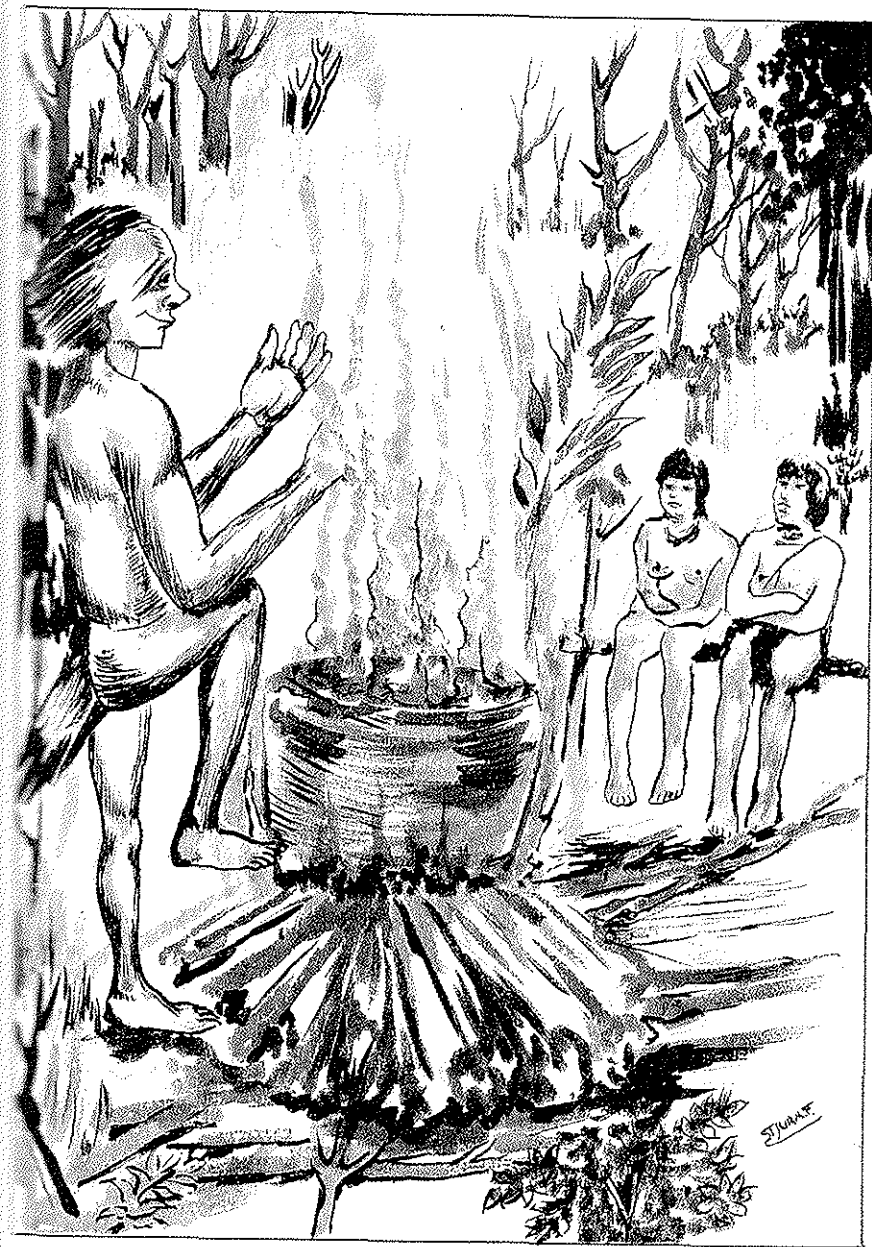
— Tu vois, nous n'allons plus vivre longtemps, il va vous manger.

— Allez, montrez vos petits doigts !!

Ils sortirent leurs doigts gras et luisants.

De voir ces doigts mit l'eau à la bouche du mbatsikili.

Le lendemain, il ouvrit la porte :



— Venez mes petits enfants, nous allons nous régaler, j'ai préparé quelque chose de bon.

Une grande marmite pleine d'eau bouillante était déjà sur le feu.

— Venez danser autour de la marmite !

Le mbatsikili dansait entre le frère et la sœur.

Quand ils furent tout près, ils poussèrent le mbatsikili dans la marmite d'eau bouillante.

Le mbatsikili dit pour lui-même :

— *I am edju* (transforme-toi en eau).

— *Ndiluit am edju* (transforme-toi en huile), répondirent les enfants.

— *I am edju*, répondit le mbatsikili.

— *Ndiluitsit am edju* (transforme-toi en pétrole), répondirent les enfants.

Les échanges durèrent, laissant l'issue de cette bataille indécise. Mais les enfants, qui étaient deux, finirent par l'emporter. Le pétrole s'enflamma et le mbatsikili brûla dans la marmite.

— Maintenant qu'on l'a tué, dit la sœur, on va pouvoir se sauver.

— Tu sais, petite sœur, nous n'avons pas de chien

pour nous aider, il nous faut en fabriquer un ou même deux : un mâle et une femelle. Petite sœur, va taper contre le bord de la marmite.

La jeune fille s'exécuta. Elle frappa à deux reprises.

Deux chiens sortirent de la marmite.

La femelle fut nommée Avilance et le mâle Epinat.

Chaque jour qui passait, les chiens portaient en chasse, ils tuaient deux pécaris, l'un pour leur maître et l'autre pour satisfaire leur appétit. Le garçon accompagnait toujours ses chiens à la chasse, laissant sa sœur seule au carbet.

Pendant l'une de ses absences, un mbatsikili arriva en visite. Dès qu'il vit la jeune Indienne, il voulut vivre avec elle.

La jeune fille accepta à une condition :

— Mon frère est à la chasse, va le tuer et je te suivrai.

— Où est-il parti ?

— Par là, dans cette direction.

Il pista le jeune Indien et arriva derrière lui pour le tuer.

Sentant le danger, le garçon cria :

— Laisse-moi !



Et il appela ses chiens. Ceux-ci arrivèrent et tuèrent le mbatsikili. Puis ils revinrent au village.

Dès son arrivée, le garçon dit à sa sœur :

— Par ta faute, j'ai failli mourir... Cette fois, ce sera ton tour.

Et il appela ses chiens qui firent subir à la jeune fille le même sort qu'au mbatsikili.

Il décida alors de revenir au village de ses parents.

En arrivant, il attacha ses chiens au pied d'un fromager, non loin du village.

C'est sa mère qui l'accueillit :

— C'est mon père, dit-il, qui nous a abandonnés. Le temps a passé et nous avons grandi. Mais un jour ma sœur a voulu me faire tuer par un mbatsikili et j'ai dû me venger et la faire tuer par les deux chiens que j'ai attachés au pied du fromager, je vais aller les chercher.

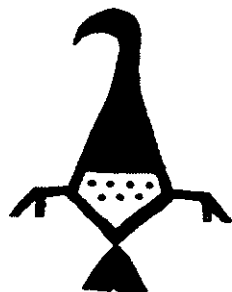
Quand il arriva au pied du fromager, ses chiens avaient disparu.

*Ils étaient devenus ce que l'on appelle des dzawatetëng, chiens de garde qui habitent à l'intérieur*

*des fromagers. On dit que si tu passes à côté d'un fromager, le dzawatetëng te casse la colonne vertébrale, tu ressens une grande douleur dans le dos et la nuit, tu meurs.*

#### NOTES

*1. Créature malfaisante caractérisée par ses pieds à l'envers.*



## LA FEMME DU SOLEIL

Raconté par Edouard Petitpied  
à Saut Tampok.

— Mère du premier-né, dit un jour un homme à sa femme, aujourd'hui, je vais aller à la chasse. Pendant ce temps, tu iras à l'abattis récolter du manioc et tu le ramèneras à la maison... On va bien voir qui est le plus rapide de nous deux.

L'homme prit ses flèches et son arc et disparut dans la forêt.

La femme prit sa hotte et sa machette. Arrivée à l'abattis, elle s'assit sur une souche, elle enleva sa tête, la posa sur ses cuisses et entreprit de l'épouiller (sa bouche s'était transportée au milieu du ventre et ses yeux sur sa poitrine).



Le temps passait et son mari était déjà revenu de la chasse. Ne trouvant pas sa femme, il alla à l'abattis et la trouva occupée à son étrange besogne.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu es devenue un monstre !

Il s'empara de la tête et la jeta au loin. Le corps de la femme se transforma en biche, qui déta la aussitôt.

Dès que la tête tomba par terre, elle se mit à dire :

— *Uwetcha'e ! Uwetcha'e !* J'ai soif ! J'ai soif !

Il la ramassa et la ramena au village. La tête n'arrêtait pas de répéter :

— J'ai soif ! J'ai soif !

Entendant cette litanie, les villageois dirent aux enfants de remplir d'eau un canot à cachiri.

L'homme jeta la tête dedans en disant :

— Bois donc ça si tu as soif.

L'eau fut aspirée immédiatement par la tête.

La tête continuait à crier :

— J'ai soif ! J'ai soif !

Ils la jetèrent dans la rivière.

— Bois ça si tu as tellement soif !

La rivière se tarit aussitôt. Les poissons crevaient.

La tête gisait près du cadavre d'un gros aïmara.

Les villageois n'avaient plus rien à boire, ils devaient se contenter de l'eau que l'on trouve dans les bois canon et les balisiers.

En ce temps-là, les chamanes Teko ne savaient pas faire tomber la pluie. Tous les charognards ailés (corbeaux, vautours, urubus) se disputaient les poissons crevés. Un vautour s'empara du gros aïmara, la tête sauta sur lui...

Les enfants virent la tête passer au dessus du village.

— Tiens, elle vole au-dessus de nous...

— J'ai soif ! J'ai soif ! J'ai soif ! J'ai soif !

En entendant ça, les vautours ramenèrent la tête à Wandet.

*Wandet est le maître du tonnerre et de la pluie. Il habite les nuages avec sa famille. Les Teko disent que Wandet garde une grande quantité d'eau contenue dans des mortiers de grosseur variable. A la fin de la saison sèche, Wandet jette des petits mortiers qui sont de petites pluies. En pleine saison pluvieuse, il jette des mortiers plus gros et quand il veut vraiment inonder la terre, il jette le contenu des plus grands mortiers .*

Les enfants de Wandet prirent la tête et la mirent dans un mortier, croyant que l'eau qu'il contenait suffirait à étancher sa soif.

Evidemment, l'eau fut aspirée d'un seul coup.

— Que doit-on faire ? Une telle chose n'est pas naturelle ! Cette tête est certainement venue pour quelqu'un.

Wandet leur dit de brûler la tête.

— Si on la jette encore dans nos mortiers, nous allons manquer d'eau nous-mêmes.

Pendant ce temps, sur la terre, une sécheresse effroyable sévissait.

Seule parmi tous les Teko, une vieille femme connaissait quelques chants magiques. Elle apprit ses chants aux enfants en leur disant :

— Si le pouvoir chamanique vous prend, vous tomberez par terre.

L'un des enfants arriva à chanter, puis un autre et ce fut tout. Les chants qu'ils entonnaient étaient destinés à ouvrir le chemin de la pluie gardée par Wandet.

Au moment où les jeunes devinrent chamanes, leurs chants furent efficaces : de gros nuages apparurent.

— Surtout ne dites rien, ne dites surtout pas que la pluie va tomber.

L'orage éclata... La rivière retrouva son niveau normal et la sécheresse prit fin.

Pendant ce temps, chez Wandet, on brûlait la tête dont les dents devinrent rouges.

— Je vais prendre un marteau pour casser ces dents, dit Wandet.

Il frappa et la tête se transforma en belle jeune fille auréolée de flammes.

— Donnez-lui un hamac tissé tout neuf.

Elle se mit dedans et le hamac brûla.

— Donnez-lui alors un siège taillé dans le roc.

Cette fois, elle put s'asseoir sans brûler la matière.

Wandet comprit :

— Cette jeune fille est l'épouse du soleil, accompagnez-la près de son mari, dit-il à ses fils.

Les fils de Wandet obéirent. En s'approchant du soleil, ils virent que les flammes du soleil s'approchaient vers la femme et que celle-ci dardait également ses rayons vers son mari. C'était leur manière à eux de



communiquer. La femme disait :

— Modère ta chaleur, j'arrive...

Les fils de Wandet étaient retournés depuis longtemps vers leur père. Les flammes qui auréolaient la femme disparurent. Elle retrouva enfin son promis et elle s'étendit à côté de lui dans un hamac.

Le soir venu, un homme très concupiscent s'approcha d'elle (il s'appelait Kaimbo'i).

Quand elle le sentit proche, elle lui envoya une onde de chaleur qui le brûla sans le tuer.

Malgré tout, sa concupiscence était telle qu'il s'approcha encore.

— Laisse-le venir entre tes cuisses, dit le soleil...

Elle tomba tout de suite enceinte et accoucha d'un enfant qui mourut dès sa naissance.

La femme du soleil appela Kaimbo'i pour qu'il le ressuscite. Elle lui dit :

— Chante maintenant !

Mais Kaimbo'i ne savait rien du tout et c'est la femme du soleil qui se mit à chanter.

Le soleil demanda alors à sa femme de lui raconter d'où elle venait.

— J'avais soif, j'avais soif, dit la femme en chantant. Et elle raconta son histoire...

— Et toi qui es-tu ? dit-elle à son mari.

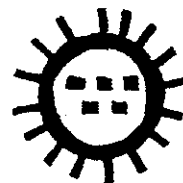
Et il chanta :

— Je suis une grande chaleur dont personne ne peut approcher...

C'est pour cette raison que les biches aiment l'abattis, car elles furent créées dans un abattis.

C'est pour cette raison aussi que le soleil ne se fâche plus contre les Teko car il a une femme teko. Même s'il avait envie de leur envoyer une sécheresse, sa femme l'en dissuaderait :

— Ne fais pas ça, j'ai encore des descendants sur terre.



## LE JAGUAR ET LE TAMANOIR

Raconté par Etienne Kutchili  
à Saut Tampok.

Le jaguar et le tamanoir étaient très amis. Un jour le jaguar demanda au tamanoir :

— Qu'est-ce que tu manges ?

— Oh moi, je mange de tout.

Ils entendirent les cochons bois.

— Allez, viens, allons tuer des cochons bois. Lequel d'entre nous en tuera le plus ?

Le tamanoir en tua plusieurs, le jaguar un seul et encore, tout petit.

— Tu vois, jaguar, tu croyais que je n'avais pas de dents, regarde ce que j'ai tué. Je vais emmener ma part loin d'ici pour manger tranquille.

Mais bien entendu, le tamanoir ne toucha pas à la viande, il ne mangea que de la terre et des fourmis.

A son retour, le jaguar lui dit :

— Allons déféquer. Nous fermerons les yeux...

Ils s'installèrent côte à côte.

Le tamanoir tricha : sans que son voisin s'en aperçoive, il échangea les excréments.

— Regarde, dit-il. Tu vois mes excréments : il y a des poils de cochon bois dedans.

— Que m'arrive-t-il ? dit le jaguar. Je n'ai mangé que de la viande et il est sorti de la boue ! J'ai faim, je vais aller chasser et tâcher de trouver du gibier.

Pendant ce temps, le tamanoir jouait, couché par terre. Il envoyait ses yeux se promener en l'air. Ensuite, ses yeux reprenaient leur place dans les orbites.

Le jaguar revint et dit :

— Que fais-tu ?

— Je suis allé me promener au-dessus de la forêt.

— Fais voir !

Le tamanoir renvoya ses yeux en l'air. Puis il dit :  
Revenez !

Les yeux reprirent leur place.

Le jaguar demanda au tamanoir de lui montrer comment jouer à ce jeu.

— Couche-toi là, dit le tamanoir.

— Oh ! oui, encore une fois ! disait le jaguar.

Mais le tamanoir décida de ne pas faire rentrer les yeux du jaguar dans leurs orbites. Les yeux s'écrasèrent par terre. Le jaguar cria :

— Aïe ! J'ai mal ! Je ne vois plus rien.

Il cherchait partout ses yeux à tâtons. Le tamanoir en profita pour se sauver. L'écureuil, qui passait par là, fit des boules avec une plante, et les plaça dans les orbites du jaguar. Puis il les arrosa avec le jus de la plante.

Au lieu de remercier l'écureuil, le jaguar dit :

— Je vais te manger !

Mais l'écureuil se sauva.

— Je vais manger celui qui m'a fait perdre mes yeux, dit le jaguar.

Mais il ne trouva pas le tamanoir.

C'est depuis ce temps-là que les yeux du jaguar sont bleu ciel. Avant, il avait les yeux marron comme les hommes.



**HISTOIRE DE L'HOMME  
QUI BRÛLA SA FEMME  
DANS UN GRAND PANIER *MBULUTUKU***

Raconté par Etienne Kutchili  
à Saut Tampok.

Un jour un homme dit à sa femme :

— Ah, j'aimerais qu'il pleuve cette nuit pour dormir mieux.

La femme alla demander à son père de faire pleuvoir car c'était un grand chamane. Il prit une maraca et entonna un chant magique. Pendant que son père chantait, la femme détacha le hamac de son mari et le raccrocha dehors.

A la tombée de la nuit, elle appela son mari :

— Viens te mettre dans ton hamac !

Le mari alla se coucher et la femme cousit le hamac sur son mari.

Cette nuit-là, il plut, il plut, il plut... jusqu'au lendemain matin. La femme alla rejoindre son amant.

Le matin les enfants allèrent trouver leur père. Il tremblait de froid. Il arrivait à peine à parler. Ils firent un grand feu pour le réchauffer.

Quelques jours plus tard, l'homme dit à sa femme :

— Allons en forêt chasser un peu, il n'y a plus de viande.

La femme, qui s'appelait Kudjambuku, alla voir sa mère et lui dit :

— Maman, nous partons deux ou trois jours dans la forêt.

Ils partirent avec leurs trois enfants. Ils marchèrent, ils marchèrent loin. Ils trouvèrent un endroit pour camper et fabriquèrent un petit carbet.

L'homme dit à sa femme :

— Va ramasser du bois de feu pour boucaner les viandes que je rapporterai de la chasse.

La femme obéit.

Pendant ce temps, l'homme fabriqua un boucan.



Puis il coupa une palme de comou pour faire un grand panier *mbulutuku*.

La femme alluma le feu. A mi-chemin de la fabrication du panier *mbulutuku*, l'homme dit :

— Mets-toi dans le *mbulutuku* pour l'essayer.

Elle fit ainsi, puis ressortit. Il continua à tresser. Le panier arrivait maintenant à la taille, puis aux oreilles... La femme ne posait pas de questions, mais quand le panier lui arriva aux oreilles, elle dit :

— Mais enfin, que vas-tu faire ?

— Rien, je mesure pour savoir si le tapir a la même taille que toi.

Pendant ce temps, le feu brûlait sous le boucan.

Quand le *mbulutuku* fut terminé, l'homme dit :

— Rentre là-dedans.

Puis il ferma le panier avec des liens.

Il jeta la femme dans le feu. Les enfants criaient.

— Ne pleurez pas, elle m'avait fait souffrir autant !

Il récupéra la graisse de la femme qui brûlait.

Finalement, il décapita le corps.

Il dit à son fils :

— Rapporte cette graisse à ta grand-mère et ne



pleure pas. Ne lui dis rien. Fais comme si rien ne s'était passé.

Arrivé au village, l'enfant dit :

— Tiens, Tsa'i, c'est la graisse d'un tapir très gras.  
La grand-mère faisait de la cassave épaisse.

— Ta mère n'est pas là ?

— Non, comme elle a mangé plein de graisse de tapir, elle a attrapé la diarrhée. Elle est restée en arrière, elle va arriver.

Pendant ce temps, le père était revenu dans son carbet chercher de la cassave, du maïs et des bananes. Les deux petits étaient restés sur le chemin. L'aîné courut dans la forêt avec de la cassave volée à sa grand-mère. Le père, en se cachant de sa belle-mère, dit à une jeune fille dont il voulait faire son épouse :

— Viens avec moi, on reviendra tout à l'heure. Il y a beaucoup de boucané à rapporter.

Ils marchèrent, ils marchèrent. En route, il récupéra ses enfants. Ils marchèrent, ils marchèrent loin, très loin. De chaque côté du chemin, le père jetait des grains de maïs qui se transformaient en petits oiseaux. Un peu plus loin, il jeta un morceau de cassave qui se transforma en

oiseau cancan. Pendant ce temps, la grand-mère suivait le même chemin, loin derrière, à la recherche de sa fille.

— Kudjambuku ! Kudjambuku !

En marchant, elle trempait des morceaux de cassave dans la graisse et mangeait. Soudain elle aperçut la tête de sa fille sur un pieu.

— Aaah ! C'est peut-être ta graisse que je suis en train de manger !

Elle jeta la calebasse et pleura en retournant à l'abattis pour prévenir ses deux fils. Elle dit à l'aîné :

— Pi'a, on a assassiné ta grande sœur.

Les deux fils se trouvaient sur un échafaudage que les Indiens construisent pour abattre un arbre très gros.

Ils descendirent et coururent vers leur carbet.

— Ils ne doivent pas être très loin, les enfants ne marchent pas vite, allons tuer cet assassin !

Ils suivirent les traces. Alors qu'ils approchaient, les grains de maïs transformés en oiseaux piaillaient pour prévenir les fuyards; l'oiseau cancan, qu'on entend de très loin, en faisait autant.

— Dépêchez-vous les enfants, votre oncle ne va pas tarder à nous rattraper.

Ils se hâtèrent.

Mais les oncles se rapprochaient. Les fuyards rencontrèrent un oiseau *peku* qui construisait sa pirogue. En les voyant, il dit :

— Que se passe-t-il ?

Puis :

— Je vais retourner la pirogue. Cachez-vous dessous.

Quelques minutes plus tard, les poursuivants arrivèrent :

— Oiseau *peku*, n'as-tu pas vu un homme avec des enfants ?

— Si, ils sont partis par là...

Les deux oncles partirent, mais ils revinrent rapidement :

— Il n'y a pas de traces !

L'oiseau *peku* dit :

— Je vous dis qu'ils sont partis par là ! Sauvez-vous avant que je vous donne des coups de hache !

Quand ils furent partis, l'oiseau poussa le canot à la rivière avec les fuyards dedans.

Quand les oncles virent la pirogue au milieu de la rivière, ils bandèrent leur arc sur l'oiseau *peku* mais

l'oiseau s'était envolé très haut et ils le manquèrent.

La vieille arriva peu après. Elle vit la pirogue et cria :

— Les voilà !

Elle leur jeta un casse-tête.

Puis elle reprit son chemin. Un peu plus loin, elle vit des macaques qui mangeaient du miel. Elle leur cria :

— Pouvez-vous me donner du miel ?

— Monte, grand-mère, rejoins-nous !

Elle grimpa à l'arbre. Les macaques lui donnèrent du miel dans unealebasse et elle le mangea. Puis les macaques dirent :

— Peux-tu rentrer toute ta tête dans cettealebasse ?

Elle le fit, les macaques prirent un sabre et lui tranchèrent la tête. La tête faisait : *ake ! ake ! ake !* Le corps se transforma en biche.

C'est pour cela que lorsqu'on campe loin en forêt, on entend toujours *ake ! ake ! ake !* (C'est maintenant une grenouille).

Les deux oncles trouvèrent finalement un canot, ils le mirent à l'eau et pagayèrent, pagayèrent.

Le soir, ils arrivèrent là où les fuyards avaient campé. Le lendemain soir, ils virent un carbet couvert de feuilles tressées<sup>1</sup>.

Ils y dormirent. Le lendemain soir, ils trouvèrent deux cases au toit de feuilles tressées. Dans l'une d'entre elles, il y avait les objets usuels qu'on trouve dans un village indien : couleuvre, vanneries...

Le lendemain, ils arrivèrent dans un vrai village de plusieurs carbets. Toutes sortes de vanneries étaient là, ainsi qu'un perroquet apprivoisé. Celui-ci dit aux oncles :

— Retournez dans votre village, renoncez à chercher l'assassin de votre sœur, car cela vous coûtera la vie.

Les deux oncles retournèrent chez eux.

Quelques mois plus tard, l'oiseau peku arriva dans le village et dit :

— L'homme et les enfants qui se sont enfuis... ils sont maintenant un groupe nombreux, et ils sont plus grands que vous.

Une des belles-mères de l'assassin dit :

— Moi, j'aimerais bien voir mes petits-enfants.

Et les villageois dirent :

— Oui, nous aimerions bien les voir.

L'oiseau peku retourna prévenir ceux qu'il avait aidés. L'homme qui avait brûlé sa femme dans un grand panier mbulutuku dit :

— S'ils veulent que nous allions les voir, il faut qu'ils construisent de grands carbets et qu'ils fassent de grands hamacs. Mais es-tu sûr qu'ils ne vont pas nous tuer ?

L'oiseau peku transmit le message au village et fit plusieurs fois l'aller et retour pour que tout se passe bien. Finalement, il dit aux géants :

— Ça y est, tout est prêt. Mettez-vous en route.

Il alla ensuite dire aux villageois :

— Lorsqu'ils arriveront, la terre tremblera et vous entendrez beaucoup de bruit.

En effet, il y eut un bruit énorme quand ils arrivèrent. L'homme paraissait minuscule à côté de ses enfants géants. La belle-mère alla chercher du cachiri. Elle urina dans une calebasse, puis se lava le sexe dans du cachiri qu'elle versa dans la calebasse. Elle porta le tout à son gendre. Les enfants dirent :

— Fais voir ton cachiri... Tu as mis des saletés là-

dedans ! Puisque c'est comme ça, on s'en va !

La vieille leur apporta du bon cachiri et ils le burent.

Ils dormirent dans les grands carbets et les grands hamacs. Mais leurs pieds dépassaient quand même...

La nuit, les enfants se relayèrent pour veiller sur leur père. La vieille vint près du hamac de l'homme avec un grand sabre.

— C'est toi Tsa'i ? Va-t'en ! Tu croyais qu'on ne dormait pas ?

Un peu plus tard, elle revint armée d'un pilon.

— C'est encore toi ! Si tu recommences, je vais t'attraper et te coincer entre deux rangées de feuilles tressées.

Fâchés, ils partirent et ne revinrent jamais.

#### NOTES

*1. Les carbets de campement dans la forêt ne sont pas recouverts de feuilles tressées, mais de simples feuilles de balisier posées les unes sur les autres. Ces carbets au toit tressé sont donc extraordinaires.*



## HISTOIRE DE L'HOMME MALCHANCEUX QUI FINIT PAR DEVENIR CHANCEUX

Raconté par Etienne Kutchili  
à Saut Tampok.

Il était une fois un homme qui, chaque fois qu'il allait à la chasse, revenait bredouille. La malchance le poursuivait irrémédiablement<sup>1</sup>. En forêt, il ne voyait pas le moindre gibier.

Tous les hommes du village ramenaient régulièrement de la chasse toutes sortes d'animaux. Cet homme malchanceux, qui n'avait pour toute famille que sa mère, revenait chaque fois les mains vides.

Sa mère devait toujours se contenter de tremper de la cassave dans la sauce manioc en guise de repas car les chasseurs n'étaient pas généreux, ils ne lui donnaient

rien. C'est pourquoi elle décida d'essayer de remédier à la malchance de son fils.

Un jour qu'une fois de plus, il était parti chasser, elle trouva une punaise qu'elle écrasa dans la sauce manioc.

Son fils revint, bredouille naturellement. Il alla se baigner puis s'assit pour manger. Dans la sauce où il trempait sa cassave, il vit un peu de gras (la punaise écrasée).

— Maman, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tais-toi, mange, ne dis rien.

Il mangea, puis accrocha son hamac tout en haut du carbet, ainsi que sa mère le lui avait prescrit.

Pendant ce temps, celle-ci était allée creuser un trou dans la forêt, où le fils devait déféquer chaque fois qu'il en aurait envie.

Un peu plus tard, il demanda à sa mère s'il pouvait aller soulager son ventre.

En déféquant, il aperçut un pigeon. Il se précipita chez lui.

— Maman, vite, mon arc, mes flèches, j'ai vu un pigeon !

— Laisse, mon fils, remonte dans ton hamac !

Le lendemain, la même envie le fit aller en forêt et cette fois il vit un oiseau *tsonoñ*.

Il se précipita chez lui.

— Maman, mon arc, mes flèches, je vais aller flécher un oiseau *tsonoñ* !

— Laisse, mon fils, remonte dans ton hamac.

Le lendemain, dans les mêmes circonstances, il aperçut un agouti nain mais sa mère l'empêcha encore d'aller flécher cet animal et lui dit de remonter dans son hamac.

Chaque jour, il disait qu'il avait envie d'aller déféquer alors que, depuis le début du rite, il n'avait rien mangé. C'était uniquement pour aller en forêt voir les animaux, car il avait le ventre complètement vide.

C'est ainsi que, jour après jour, il aperçut un oiseau *mbalai*, puis un cariacou, puis un pakira.

A chaque fois, sa mère lui interdisait de prendre ses armes de chasse.

Mais le jour où il vit un cochon bois, elle lui dit :

— Tue ce cochon, mais ne le rate pas. Sinon tu manqueras ta cible toute ta vie.

Son fils lui obéit et tua le cochon. Mais il n'eut pas le droit d'en manger car c'était la première fois qu'il tuait à la chasse.

A partir de ce jour, la malchance qui le poursuivait se changea en chance.

#### NOTES

1. Un chasseur peut être « malchanceux » (ipanem). Les Emérillon considèrent qu'en général on le devient parce qu'on n'a pas respecté certains rites (alimentaires ou autres). Être soumis aux rites (interdits rituels) c'est être odzekuaku.

Le contraire de ipanem, c'est iponāng.



### L'ORIGINE DU MANIOC ET DES PLANTES CULTIVÉES

Raconté par Joseph Chanel  
à Camopi. Recueilli par Eric Navet.

Il y a très longtemps, les gens étaient très malheureux, ils n'avaient rien à manger.

Une femme est partie à l'abattis chercher du manioc pour pouvoir faire à manger. Elle arrive à l'abattis. Elle monte sur la branche d'un arbre pourri, la secoue. Tout d'un coup, la manioc tombe par terre. Elle le ramasse, l'emporte au village.

Tous le village s'écrie :

— Oh, où est-ce que tu as trouvé ce manioc ?

Elle dit :

— Eh bien, je l'ai trouvé à l'abattis.

Cela dure longtemps comme ça et la femme devient maigre, maigre. Car c'est de son corps que venait le manioc qu'elle donnait à manger aux autres. C'est pour ça qu'elle est devenue si maigre.

Son petit-fils, le fils de son fils, lui demande :

— Tsa'i, grand-mère, qu'est-ce qui se passe, tu es malade ?

— Non, dit-elle, je ne suis pas malade, mais je vais mourir de faim, parce qu'il n'y a pas de manioc, il n'y a rien à manger.

*Comme chez les Blancs, quand on n'a pas d'argent, on crève de faim, chez les Indiens, c'est quand il n'y a pas de manioc à manger.*

A ce moment, elle était très maigre, maigre, maigre. Alors tous ses fils qui étaient là ont demandé :

— Tsa'i, pourquoi as-tu maigri comme ça, tu es malade ?

Elle dit :

— Je ne suis pas malade mais je vais mourir pour vous. Nous n'avons rien à manger, alors voilà ce que

nous allons faire maintenant. Vous allez faire un très grand abattis, et vous allez me mettre au beau milieu du feu.

Quand on coupe l'abattis, ensuite on le brûle toujours.

C'est pour ça qu'elle a dit à ses trois garçons : Faites un grand abattis et après vous me mettez au centre de l'abattis et vous me brûlerez, et je pousserai pour vous.

Alors aussitôt qu'ils ont eu fini de couper l'abattis, ils ont amené la femme et l'ont placée au centre de l'abattis.

Le feu brûle, brûle...

L'abattis, ils ne l'ont pas planté. C'est la femme qui pousse. Aussitôt que l'abattis brûle, la femme pousse et donne toutes les plantes cultivées.

Les cheveux lui poussent les premiers et deviennent la barbe du maïs.

Les dents deviennent les graines du maïs.

Les seins qui poussent ensuite donnent la papaye...

Tout pousse ainsi, ils n'ont pas planté, ils ont juste brûlé la femme et l'abattis a poussé.

Les doigts donnent les bananes, les jambes donnent



le manioc. Tout pousse, tout, tout, tout...

Les poils du pubis de la femme donnent l'igname.

Son sexe donne *nāmbua pināng*, un légume qu'on plante comme le dachine.

Son petit doigt donne une espèce de petite banane : *paku'a tsili*.

Le tabac, ils l'ont planté après.



## MBOKINA

Raconté par Etienne Kutchili  
à Elahé.

Il y a très longtemps, un monstrueux géant fit irruption dans un village émerillon. Il mangea tous les petits enfants et en enleva deux : une fille et un garçon. Arrivé chez lui, il entreprit de dévorer la petite fille. Il souffla dans sa flûte et en jouant, il découpa un morceau de la petite fille, le fit rôtir et le mangea. Il dit au garçon :

— Viens manger avec moi.

— Non, je ne peux pas...

Le petit garçon avait peur, il pensait :

— Peut-être va-t-il aussi me manger bientôt.

Mais l'ogre lui dit :

— Je ne te mangerai pas, je vais te prendre comme petit-fils adoptif, je t'appellerai Mbokina.

Un jour l'enfant demanda :

— Grand-père, fabrique-moi un arc et des flèches pour que j'aille chasser les oiseaux dans la forêt.

Il essaya de rejoindre le village de sa famille mais n'y arriva pas car il ne le connaissait pas. Il revint chez le géant. Le lendemain, il trouva son village mais il n'y entra pas, il resta à la lisière de la forêt. Quand quelqu'un voulut s'approcher de lui, il dit :

— Ne t'approche pas. Va dire aux guerriers d'aller tuer l'ogre. J'ai marqué les troncs d'arbre pour que vous reconnaissiez le chemin. Faites vite.

En revenant, il traversa une crique, plongea dedans et se frotta avec des feuilles boueuses pour se débarrasser de l'odeur humaine. Il arriva chez le géant.

Celui-ci lui dit :

— Viens ici...

Et il le renifla pour savoir d'où il venait.

— Grand-père, je n'ai rien vu, je me suis presque perdu.

Le lendemain, l'ogre dit :

— On va aller nivrer une crique.

Ils attrapèrent plein de poissons et rentrèrent chez

eux. Le géant fit la cuisine. Lorsque ce fut cuit, il dit à Mbokina :

— Viens manger.

— Je vais prendre mon assiette et aller manger seul.

Le géant dit :

— Peut-être es-tu déjà allé prévenir des guerriers ?

— Non, non. Je veux seulement manger seul.

Et il alla prévenir les guerriers embusqués autour du village du géant. Ceux-ci lui dirent de s'écarter et de se tenir le plus loin possible du géant.

Tout à coup, une flèche se planta devant le géant. Celui-ci cria :

— Qu'est-ce que je t'avais dit, Mbokina ? Tu es allé prévenir des gens !

L'ogre se leva et courut vers la forêt.

— Où vas-tu, grand-père ? Je viens avec toi !

Mbokina sauta sur le dos du géant et cria :

— Grand-père, tu écrases mes testicules, ça fait mal !

En entendant ça, les guerriers tirèrent des flèches contre le géant. Le guerrier Ecureuil tira. Avec ses énormes bras, le géant attrapa deux guerriers pour les



ramener à sa famille cannibale. Les guerriers Colibri, Jaguar, Hibou, Grand-père doré lancèrent tous des flèches au géant qui les évita. Le dernier guerrier, *Tatunamu makan*, en lança une qui écorcha la tête du géant.

— Aïe, s'écria le géant.

Et il lâcha les guerriers qu'il avait attrapés. A ce moment-là, ils étaient dans un champ de bambous. Le géant dit :

— Il ne faut pas me tuer ici, près de chez moi. Emmenez-moi dans votre village.

Ils le ligotèrent et le ramenèrent chez eux. Ils l'attachèrent à un poteau de wacapou. Le géant dit :

— Vous devez chanter, comme moi quand je mange un homme... je chante avant de le tuer.

Mbokina chanta :

— Il faut le battre avec des roseaux à flèche !

C'est ce que firent les guerriers.

Mbokina chanta encore :

— Il faut le battre avec des tapis à cassave.

C'est ce que firent les guerriers. Puis ils l'entaillèrent avec des couteaux, ils découpèrent des morceaux de chair qu'ils rôtissaient devant lui sur sa propre platine.

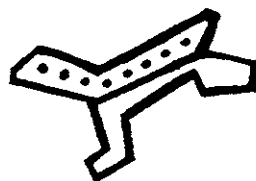
Tout le monde en mangea, femmes et enfants compris.

Le géant dit à Mbokina :

— Ah, tu as bien retenu mes chants, je croyais que tu ne les connaissais pas ! Aïe, j'ai mal !

Finalement, ils le battirent avec des casse-têtes et le tuèrent. Le géant tomba par terre.

Mbokina partit pleurer dans un coin.



## LES COCHONS ET LA JEUNE FILLE

Raconté par Edouard Petitpied  
à Saut Tampok.

Un homme se maria avec une très jeune fille, pas encore pubère. Lorsqu'elle eut ses premières règles, son époux lui dit <sup>1</sup> :

— Allons chasser ensemble en forêt, les bêtes n'ont pas peur de toi.

— Ça sent l'odeur des cochons bois, approchons-nous, par là...

Arrivés en vue du troupeau, il dit à sa femme :

— Grimpe et accroche-toi, ne descends pas de l'arbre.

Quand l'homme eut tué un cochon, le reste du troupeau s'approcha de lui et il fut obligé de se percher à son tour dans un arbre.

— Surtout ne te lâche pas, tiens-toi bien.

Sous l'arbre, on entendait grogner les cochons.

— *Tsilahōn, tsilahōn*, on va te ramener, on va te ramener !

La jeune fille se sentit défaillir, elle tomba tout étourdie au milieu des cochons et ceux-ci s'empressèrent de la pousser avec leurs groins; et comme ces cochons étaient des *kaluwat*, ils firent prendre à la jeune fille une apparence de cochon. Mais comme elle ne savait pas marcher avec des sabots, elle trébuchait sans arrêt. Les cochons l'entouraient et la soutenaient de leurs groins.

Pendant ce temps, dans l'arbre, l'homme pleurait.

Il descendit et suivit les traces du troupeau.

La nuit tomba, l'homme était toujours sur la piste des cochons. Ceux-ci avaient dressé des carbets pour le campement de nuit. Ils dormaient deux par deux.

L'homme vit sa femme qui partageait un carbet avec un vieux cochon bois, elle était devenue son épouse et il les vit consommer le mariage <sup>2</sup>.

L'homme s'approcha et demanda au grand-père Cochon :



— Tamtsi Tadzau, où irez-vous demain ?

— Demain, nous irons à un endroit qu'on appelle *takulu dzemboti* (ce qui signifie : passage étroit entre des rochers).

Beaucoup de cochons s'approchaient et Tamtsi Tadzau leur dit :

— Laissez-nous tranquilles, allez manger des *alapo akit*<sup>3</sup>. Mes petits-enfants vont aller jouer.

— Monte dans l'arbre, dit Grand-Père Cochon à l'homme.

Quand le troupeau eut fini de passer sous l'arbre, l'homme descendit et retourna à son village.

Le voyant revenir seul, les gens comprirent tout de suite :

— Nous te l'avions bien dit, les femmes « toutes nouvelles » attirent les *kaluwat*. Ils ont senti son odeur et le parfum du *tsipö* (pâte rouge servant à peindre le corps de la jeune initiée).

L'homme passa sa journée à fabriquer des flèches.

A l'aube, il prit la piste des cochons et ne tarda pas à les rattraper. Il ne voulait tuer que le grand-père Cochon qui lui avait volé sa femme.

Il arriva près du Tamtsi et le flécha. Les cochons qui arrivaient pour défendre leur vieux chef, il les flécha aussi. La femme transformée en cochon ne savait toujours pas marcher avec des sabots, elle trébuchait sans cesse et ne pouvait s'enfuir. L'homme l'attrapa, la ligota et la chargea sur son dos.

Il la ramena au village comme ça et sitôt arrivé, il prépara des cigarettes. Il détacha sa femme et la ramena au chamane.

— Débarrasse-la de son apparence de cochon !

— C'est impossible, elle aurait pu vivre si elle n'avait pas eu de relations sexuelles avec un cochon mais comme elle en a eu, elle mourra.

— S'il te plaît, dit l'homme, je veux qu'elle retrouve sa forme humaine.

Le chamane fuma, chanta et finalement réussit à lui enlever sa peau d'animal. La femme se mit à pleurer :

— Pourquoi m'avez-vous ramenée ? Vous n'êtes pas de ma famille; toi, tu n'es plus mon mari; je suis de là-bas, mes parents sont de là-bas. Vous n'êtes pas nombreux, et là-bas ils sont une multitude.

Les cochons sauvages arrivaient déjà pour la



reprendre. Les sentant approcher, la fille se sentait défaillir, elle tremblait, elle vomissait.

Près du fromager, loin loin du village, le troupeau de cochons grognait. Le chamane dit aux jeunes guerriers :

— Allez les effrayer pour qu'ils partent.

Les jeunes lui obéirent, les cochons s'éloignèrent.

La jeune fille alla mieux mais elle ne cessait de pleurer :

— Vous l'avez tué (et elle appelait un cochon par son nom), je le connaissais...

Le lendemain, les cochons arrivèrent jusqu'au village et les jeunes guerriers ne purent rien faire.

— Mettez-la dans un carbet de guerre, un carbet sur des pilotis très hauts.

Les cochons repartirent.

Le lendemain, ils revinrent et cette fois, ils entrèrent dans le village.

La fille se tordait, elle pleurait.

— Je veux retourner chez moi, j'entends le son des clarinettes, c'est la fête ! Vous, vous ne faites pas la fête.

Mais les Indiens la tenaient bien et elle ne s'échappa pas. Elle continuait à les implorer.

— Laissez- moi descendre.

Les cochons sauvages passèrent sous le carbet haut  
et s'emparèrent de l'âme de la jeune fille.

Le chamane vit cela et il dit :

— Ça y est, elle est partie. Ta femme est partie.  
Heureuse. Demain ou après-demain elle mourra.

Et ce fut ce qui arriva.

C'est l'histoire qu'on raconte.

#### NOTES

1. Les Emérillon croient que les jeunes filles qui viennent  
d'avoir leurs premières règles et qui viennent donc de subir  
l'initiation attirent la chance à la chasse.

2. Si une femme se fait enlever par un kaluwat et a des relations  
sexuelles avec lui, elle devient invisible et ne peut plus revenir chez  
les hommes.

3. Alapo akît : poissons pas mûrs, sans doute parce que pour  
les cochons, les alapo sont des fruits.



## HISTOIRE DES TAILA

Raconté par Etienne Kutchili  
à Saut Tampok.

Jadis, les Indiens Teko vivaient en pleine forêt. Ils  
ne fréquentaient que les petites criques; c'est pourquoi  
ils vivaient beaucoup plus de chasse que de pêche. Mais  
ce n'est plus le cas de nos jours.

Un jour, un village se trouva invité à une fête par un  
autre village. Tous les gens se mirent en marche vers  
l'autre village où un grand cachiri les attendait. L'un  
d'entre eux était si pressé d'arriver qu'il devança sa  
femme et ses enfants.

Son épouse ne pouvait suivre une telle allure et elle  
cheminait lentement, suivie de ses enfants et chargée du  
plus petit.

Elle maugréait :

— Pourquoi votre père marche-t-il si vite sans même m'aider à vous ramener ? Sans doute est-il pressé de voir ses maîtresses !

Un des villageois qui marchait à ce moment aux côtés de cette femme arriva avant elle et s'empessa de tout raconter à son mari.

L'homme, qui était en train de boire du cachiri, se mit debout, subitement fâché.

— Si c'est comme ça, au revoir, je m'en vais.

Sur le retour, il croisa sa femme qui arrivait en sens inverse.

— Pourquoi es-tu retourné tout de suite ? lui demanda-t-elle.

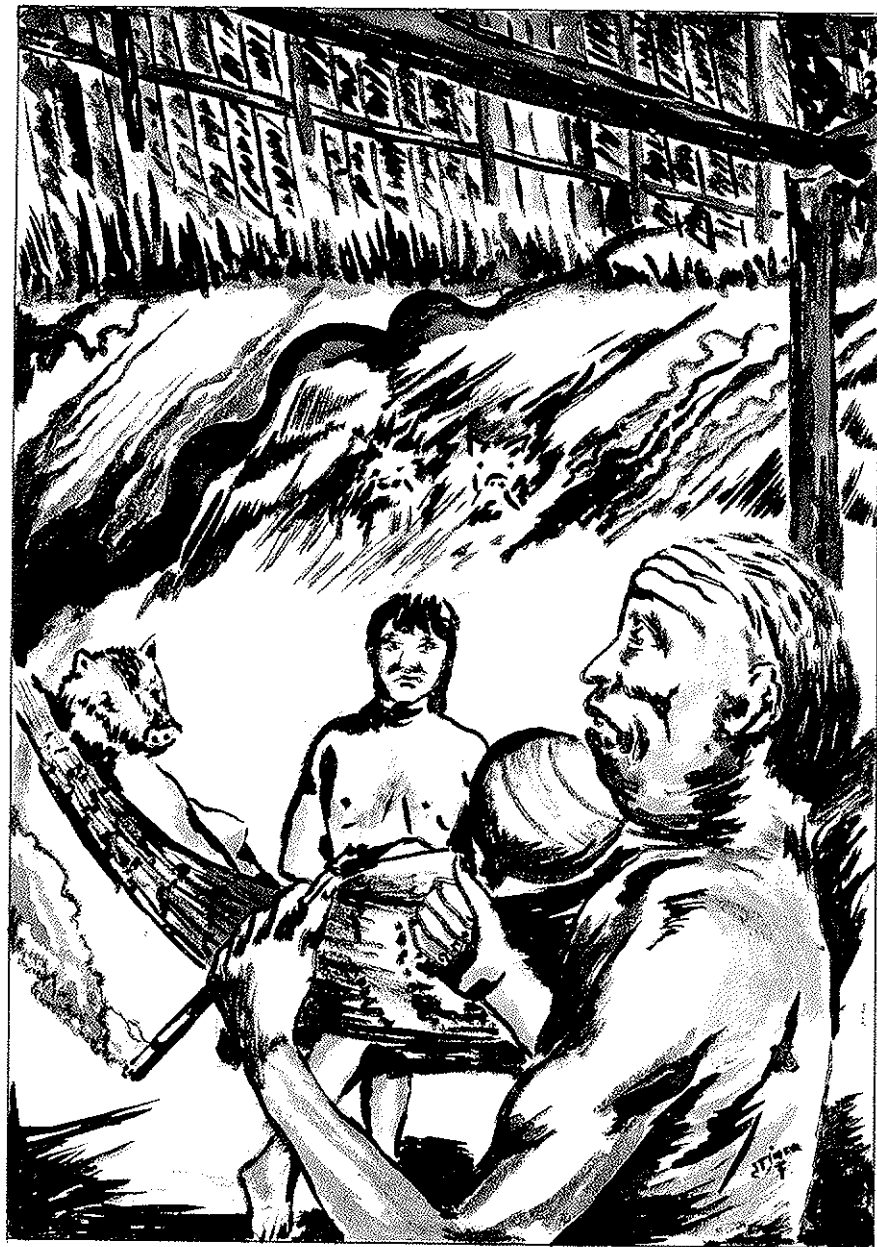
Il ne lui adressa même pas la parole et parla seulement à ses enfants :

— Retournez au village.

Ce soir-là, ils furent les seuls à dormir dans le village.

Cette même nuit, des Taila approchaient lentement du village en suivant le layon qui y menait.

L'un des fils dit à son père :



— Papa, je vais aller uriner.

Il sortit et aperçut quelque chose qui bougeait sur le sentier. De retour, il ne dit rien à son père mais peu de temps après, il redemanda :

— Papa, j'ai encore envie d'uriner.

Sur le chemin, il se rendit compte que les ombres s'étaient rapprochées.

— Papa, il y a quelque chose sur le chemin, on dirait que des gens approchent.

Son père sut tout de suite de quoi il s'agissait mais pour rassurer les siens, il dit :

— Ce n'est rien, juste les feuilles de bois canon, viens te coucher.

L'enfant se recoucha dans son hamac mais repensait à ce qu'il avait vu. Il se leva et dit encore :

— Je vais uriner.

En sortant, il vit des guerriers devant le carbet.

Il cria :

— Papa, des étrangers viennent pour nous tuer !

— Je t'ai dit de venir te mettre dans ton hamac !

A ce moment, les Taila firent irruption dans le carbet. L'homme leur dit :

— Vous êtes arrivés chez la perdrix qui dort seule.

C'était une façon de dire que le village était désert.

Les Taila demandèrent :

— Donnez-nous ce beau bébé tout potelé. Bien rôti avec de la galette de tapioca, ça doit être succulent !

— Ou bien donnez-nous celui-là !

Ils désignaient un enfant de deux ans environ.

— Si vous refusez, nous vous tuerons tous.

L'homme prit alors le bébé et le donna aux Taila :

— Voici votre nourriture.

Il prit alors tous ses enfants avec lui dans son hamac.

Pendant ce temps, chacun des Taila abusa de sa femme.

Vers minuit, les Taila réclamèrent encore un enfant.

— Celui que vous nous avez donné était savoureux mais nos ventres sont toujours vides, car nous sommes nombreux.

L'homme leur en donna un.

— Celui-là, c'est le dernier que je suis prêt à vous donner. Les autres, je ne vous les donnerai pas. Si vous voulez nous tuer tous, il faudra faire une grande fête cachiri, un rite des prisonniers. C'est comme ça que nous, les Etres humains, nous procédons lorsque nous

décidons de manger nos prisonniers.

— Nous acceptons, dit le chef des guerriers Taila. Nous ferons comme tu as demandé.

A l'aube, ils dirent :

— Allons-y !

Les Taila coupèrent des petites branches et les coups plurent sur l'homme Teko. Ils coupèrent même des bâtons qu'ils lui attachèrent sur les bras mais sa force était telle qu'il les brisa tous.

Mais quand ils lui attachèrent un morceau de bois de lettre très dur, il ne put le casser.

Il demanda alors aux Taila :

— Mettez-nous tous dans un hamac et vous, Taila, vous allez nous transporter et crier fort. Mais quand moi je hurlerai à plein poumons, il vous faudra répondre à petite voix.

La nuit tomba à nouveau.

— Par où êtes-vous arrivés ? dit l'homme.

— Par là, répondirent les Taila.

— Vous avez eu de la chance de ne pas avoir été entendus, vous êtes passés très près d'un village plein de guerriers. Par contre, par là (et il indiquait une autre

direction), il n'y a rien. Et il les emmena à proximité d'un village émerillon. Il cria à pleine voix. Les Taila répondirent.

Dans ce village, il ne restait qu'une femme qui venait d'avoir un bébé et son mari. La femme était une Taila qui avait été enlevée autrefois lors d'une razzia menée par les Indiens Teko.

L'homme, conformément aux rites teko qui suivent la naissance d'un enfant, jeûnait, suspendu tout en haut de la charpente de son carbet. Comme il était *makan*<sup>1</sup>, il ne dormait pas. Tous les autres villageois étaient partis au cachiri.

L'homme avait l'ouïe fine, il avait entendu le cortège des Taila et de leurs prisonniers de loin. Il dit à sa femme :

— Il se passe quelque chose, je suis sûr que mon oncle a été emmené.

Il savait que son oncle était resté seul avec sa famille dans le village voisin.

Il dit à sa femme :

— Va prévenir les autres au premier village et reviens vite. Si tu n'arrives pas à temps, je serai déjà en

guerre et je ne sais pas ce que je fais lorsque je suis dans cet état, je pourrais te faire mal. Va et fais attention à notre petit. La femme se prépara, elle se hâta de prendre une torche et de s'enduire de roucou. Ce faisant, elle disait :

— Pourquoi mon peuple est-il toujours en guerre contre vous ? Si ces guerres n'existaient pas, je ne vivrais pas ici.

L'homme se peignait le corps, il partit prévenir d'autres guerriers.

Pendant ce temps, les Taila portaient toujours l'homme Teko et ses enfants.

Ils s'arrêtèrent pour camper. L'homme leur dit :

— Il faut que vous me construisiez un petit abri pour que je me soulage tranquillement.

— Oui, d'accord, mais le plus loin possible de nous.

Les Taila se mirent à abattre un palmier wassaï, puis un autre. A chaque fois qu'un palmier tombait, il criait :

— *Akō ! Aakō !*

Chez les Etres Humains, on dit que lorsqu'on voit sans raison du sang par terre ou lorsqu'un arbre crie, ça porte malheur.

Le campement fut bientôt terminé. Le carbet de l'homme Teko était à l'écart, comme il l'avait demandé.

A la tombée de la nuit, l'alerte ayant été donnée, les guerriers Teko arrivèrent. Les enfants n'avaient rien mangé depuis tout ce temps et leurs ventres criaient de faim.

— Votre mère, dit l'homme, ne s'occupe pas de vous, elle est bien nourrie par ses amants Taila et ne pense même pas à vous passer ne serait-ce qu'un petit morceau de cassave ou de banane !

— Papa, j'ai faim, j'ai faim, geignaient les enfants.

Les enfants pleuraient et l'homme sentait grandir son ressentiment contre sa femme.

— Votre mère devra payer tout cela.

Le premier guerrier Teko arrivé était Tukutsi Makan (Guerrier Colibri). L'homme lui raconta tout et lui demanda de ramener un peu de nourriture pour ses enfants; ce que Tukutsi Makan fit.

Puis arrivèrent Kutsipulu Makan (Guerrier Ecureuil), Tatunamu Makan (Guerrier Tatou), Kukung Amakan (Guerrier Hibou), Dzawapinim Amakan (Guerrier Jaguar) et le dernier d'entre eux Tamtsi Pelala.

Les makan demandèrent :

— Quand ont-ils décidé de vous tuer ?

— A l'aube. Ils n'arrêtent pas de me demander l'un de mes enfants et je leur réponds : demain matin, mais ils perdent patience. Intervenez à l'aube, c'est notre seule chance.

Le lendemain, de bonne heure, les enfants affamés pleuraient à nouveau.

Leur père leur dit :

— J'espère que votre oncle ne va pas tarder à attaquer.

Des jeunes filles Taila qui se lavaient dans la crique voisine prêtaient l'oreille.

— Qu'a-t-il dit à ses enfants ? N'a-t-il pas dit : votre oncle va venir ?

Et pour se moquer d'eux, une jeune fille dit :

— Votre oncle ! Savez-vous où est votre oncle ? il pourrait déjà dans un terrier de tatou.

A peine avait-elle fermé la bouche qu'un makan banda son arc pour la flécher. A côté de lui un homme ordinaire (c'est-à-dire non makan), qui répondait au nom de Djue, lui dit :

— Laisse-moi flécher cette belle fille !

Caché derrière un tronc, Djue appela la fille en émettant dans l'air un baiser sonore.

La jeune fille tourna la tête en souriant.

Djue tremblait, incapable de bander son arc, incapable de flécher une aussi belle créature.

Le makan lui dit :

— Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire !

Il banda son arc et décocha une flèche qui tua la jeune fille sur le coup. Elle mourut en criant.

Les guerriers Teko étaient embusqués autour du camp Taila. Dès le cri, ils attaquèrent tous en même temps. Une pluie de flèches traversa l'air...

La femme Teko se sauva et arriva près de son mari et de ses enfants en tremblant.

Les guerriers massacrèrent les Taila.

Il avait été convenu que le premier qui aurait épuisé son stock de flèches crierait et que tous se jetteraient dans la mêlée avec leurs casse-têtes.

Aussi, dès qu'ils investirent le camp, on entendit le bruit des crânes qui éclataient comme des Calebasses sèches.

Le combat fini, les makan examinèrent les yeux des morts et leurs anus. Ceux qui s'étaient étendus en se barbouillant du sang des vrais morts virent leur supercherie découverte et on les tua comme les autres.

Au cours du combat, deux ou trois guerriers Teko furent blessés.

L'homme Teko, plein de rancune envers sa femme, alla chercher une racine de palmier *ptasi'i*<sup>2</sup>, puis il attrapa brutalement sa femme et lui enfonça la racine dans le vagin, ce qui la fit saigner.

Il la laissa par terre, prit ses enfants et reprit le chemin du village avec tous les hommes valides. Les blessés restèrent sur le chemin. Ils se firent des abris pour dormir, là où chacun d'eux trouva la nuit.

L'un des blessés vit s'approcher un oiseau. Il lui dit :

— Oiseau, as-tu le pouvoir de guérir ma blessure ?

L'oiseau disparut.

Lorsque l'obscurité fut encore plus sombre, l'oiseau, qui s'était transformé en être humain, entra dans l'abri.

L'homme sursauta, il avait peur qu'il s'agisse encore des Taila.

Mais il demanda à l'homme-oiseau :

— Qui es-tu ?

L'homme-oiseau dit :

— Tout à l'heure, tu as parlé à quelqu'un.

— Oui, à un oiseau qui s'approchait.

— C'était moi, laisse-moi voir ta blessure... Mais c'est une blessure grave... Couche-toi là...

Il lava la blessure avec la sève d'une plante afin de calmer la douleur puis il y mit de la poudre *taka* pour cicatriser et la peau reprit l'aspect qu'elle avait avant d'avoir été meurtrie.

En partant, l'homme-oiseau lui dit :

— Ne raconte à personne ce qui t'es arrivé, je te donnerai plus tard la liste des aliments à ne pas consommer, pour l'instant observe un jeûne total et abstiens-toi de toute relation sexuelle.

Et il partit.

Le lendemain, en marchant, celui qui avait été blessé passa à côté des autres blessés qui peinaient sur le retour. Un martin-pêcheur passa à côté d'un des blessés et le soir, il pénétra dans son abri.

Tout se déroula comme pour le premier blessé.

Les blessés guérissent tous d'un oiseau différent,

ainsi que la femme qui avait été corrigée.

Quelques jours plus tard, tous les hommes qui s'étaient fait guérir devinrent chamanes.

Chacun d'eux connaissaient des chants sacrés différents les uns des autres, des chants donnés par les esprits des différents oiseaux guérisseurs.

#### NOTES.

1. Makan : guerrier aux pouvoirs surnaturels. La tradition orale abonde en histoire de makan.

2. Palmier awara, dont les racines aériennes sont hérissées d'épines.



## COMMENT LES EMERILLON APPRIRENT LES WAEDZAEDZA

Raconté par Hercule Piston  
à Saut Tampok.

*Les waedzaedza sont les chants qu'un chamane initié entonne pour influencer sur les éléments météorologiques (pluie, soleil, sécheresse).*

Jadis, à l'époque où les Indiens se faisaient la guerre, les Emérillon chantaient très mal.

Ils répétaient inlassablement *Kutsili luadj anāng, kutsili luadj anāng...*

Ou encore *Kutsili luadj nda'udji, kutsili luadj nda'udji...* je n'ai pas mangé la queue du macaque.

Pour danser, ils ne savaient que redire et redire les mêmes bribes de parole.

Et c'est sur ces sons répétitifs qu'ils secouaient la maraca.

En ce temps, on guerroyait sans arrêt. C'est lors d'une razzia que les Taila <sup>1</sup> menèrent chez nous qu'ils enlevèrent deux très jeunes garçons et une petite fille, à qui ils apprirent à chanter les waedzaedza.

Un jour que, dans leur village, les Taila chantaient un cycle de waedzaedza, le chamane entonna un chant de mort (celui qui préludait à l'assassinat rituel des prisonniers). Un vieux Taila qui était assis à droite du chanteur se leva et alla prévenir les jeunes Emérillon :

— Ils vont vous tuer, sauvez-vous, sauvez-vous.

Affolés, l'un des frères et sa sœur se concertèrent :

— Comment se sauver ?

Vite, la fille prit un panier dans lequel elle fourra des bananes, de la cassave et un hamac.

Le plus jeune des garçons ne prit pas la menace au sérieux et il resta assis à écouter tandis que les deux s'enfuyaient. Au moment où le chant de mort s'achevait, les Taila se précipitèrent avec leurs casse-têtes sur le jeune Emérillon.

Au moment de mourir, il indiqua la direction dans laquelle s'étaient sauvés les deux fuyards.

Le chamane Taila mobilisa instantanément ses pouvoirs surnaturels et envoya dans la direction un jaguar pour les attaquer.

Les deux adolescents, après une course éperdue, montèrent à un arbre. Arrivés au faite de l'arbre, ils regardèrent en bas. L'arbre était entouré de jaguars.

Le jeune Emérillon dit à sa sœur :

— N'aie pas peur, moi aussi, je suis chamane. Je vais descendre. Si ces fauves me tuent, tâche de te sauver.

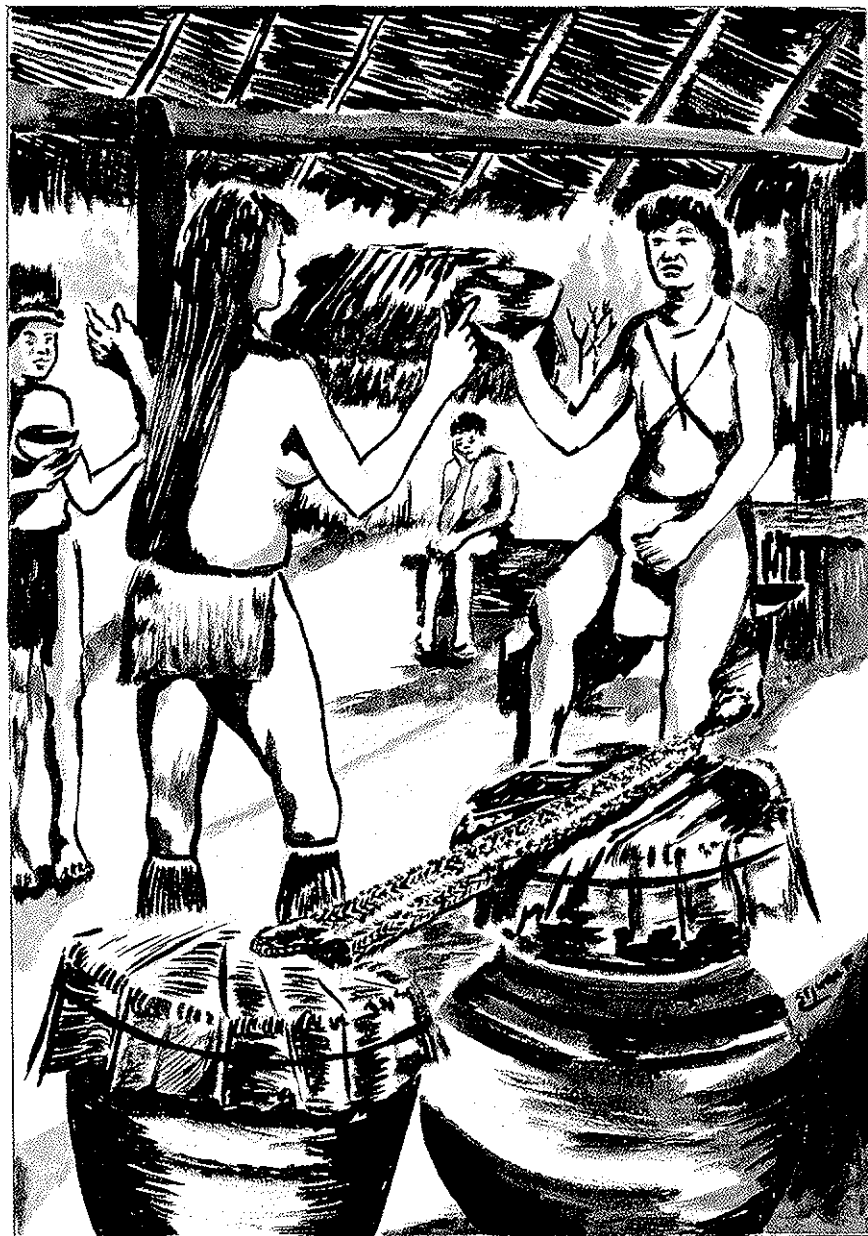
Lorsqu'il fut descendu, il parla aux jaguars :

— *Padze*, je sais que c'est toi, attaque-moi maintenant !

Mais les jaguars se contentèrent de le lécher. Il les implora :

— Transmettez-moi tout le pouvoir qui est en vous. Et il bascula dans l'inconscience.

Pendant ce « sommeil », la magie des jaguars l'investissait. Quand il se réveilla, craignant encore d'être poursuivi, il reprit sa fuite avec sa sœur.



Ils arrivèrent bientôt dans un village émérillon qui avait été dévasté lors d'un épisode de la guerre perpétuelle qui sévissait autrefois entre les Indiens. Ce village était jonché de squelettes.

Ils montèrent dans un carbet, y installèrent leur hamac et, épuisés par leur fuite, s'y étendirent tout de suite, tête-bêche, car ils étaient frère et sœur <sup>2</sup>.

Au soir, les *taiwöt* <sup>3</sup> apparurent et ils se mirent à danser. Ils avaient coiffé leurs têtes de grosses feuilles d'orchidée car les feuilles d'orchidée sont aux *taiwöt* ce que sont les coiffures de plumes aux humains.

Toute la nuit, les *taiwöt* chantèrent et dansèrent des *waedzaedza*.

Cela réveilla les jeunes fuyards. Le garçon se leva et se demanda :

— Mais pourquoi donc les *taiwöt* dansent-ils ?

En se penchant, il ôta ce que les *taiwöt* avaient coiffé en guise de couronne de plumes.

— Qui a subtilisé ma coiffe ? s'exclama le *taiwöt* et il cria :

— Qu'on me donne une tortue que je coupe cet arbre ! (car les arbres sont aux *taiwöt* ce que les carbets

sont aux humains et les tortues leur sont ce que les haches sont aux humains).

Les taiwöt lui tendirent une tortue *alakakanem*. Il essaya, sans résultat.

— Allez m'en chercher une autre !

Ils lui apportèrent une tortue *toti*.

— Ça ne coupe toujours pas ! Je vais aller voir ce qu'il y a là-haut.

Il dit à sa femme :

— Si je vois quelqu'un, je sifflerai et je le pousserai. Dès qu'il tombera, dévore-le !

Le taiwöt entreprit de grimper. Comme tous les taiwöt, il grimpait la tête en bas et les fesses en haut. (c'est-à-dire en sens inverse des humains).

Dès qu'il fut à portée de main, le jeune Emérillon poussa le taiwöt qui tomba et fut dévoré sur le champ par sa femme. Les taiwöt levèrent la tête mais ne virent rien.

Comme le jour se levait, ils disparurent.

Les Indiens descendirent du carbet et se mirent en route. Ils arrivèrent à proximité d'un village émérillon.

A cette époque, les villages étaient environnés de guetteurs embusqués, prêts à flécher l'intrus. Il fallait

signaler son arrivée en sifflant ou en cognant sur les troncs avec un bâton.

Les deux jeunes ne pouvaient s'annoncer : tant d'années s'étaient écoulées depuis leur rapt, on pouvait les avoir oubliés.

Par chance, ils aperçurent un vieillard qui déféquait.

Le jeune garçon s'approcha en silence et attrapa le vieux par le bras.

— *Apam* ! Un étranger ! cria le vieux.

— Non, je ne suis pas un étranger. N'as-tu pas entendu qu'il y a longtemps, lors d'un raid des Taila, trois enfants furent enlevés. Nous sommes ceux-là, l'un d'entre nous n'a pas voulu fuir et ils l'ont tué. Nous ne sommes plus que deux et nous venons de loin.

Le vieux dit :

— Je vais aller prévenir les nôtres.

En l'entendant, les villageois se souvinrent du rapt et déclarèrent :

— Oui, ce sont ceux que les Taila avaient enlevés, allons les accueillir comme il se doit, car ce sont des Emérillon comme nous.

Le frère et la sœur purent enfin rentrer.

Certains demandèrent :

— Mais qui sont leurs parents ?

Personne ne put répondre.

Tous croyaient d'ailleurs qu'ils étaient mari et femme. Ils leur donnèrent un carbet et de la nourriture. Un jeune villageois vint un jour voir celui qui avait été initié par les Taila et lui dit :

— A ton attitude, on dirait que tu es chamane Si tu l'es, apprends-moi ton savoir.

C'était un jour de fête-cachiri.

— Mets-toi à ta place.

Ce qui signifie : prépare-toi à chanter.

Les villageois avaient fabriqué, ainsi qu'il est de mise, un carbet spécial pour chanter les waedzaedza.

Le jeune garçon prit la maraca. Les villageois s'attendaient à ce qu'il chante comme eux mais il se mit à chanter dans une autre langue.

Lorsque le jour se leva, il chanta le soleil et l'insecte *tanitani* ainsi que l'insecte *takinini* ainsi que le *weiwein* ainsi que le *tsiutsiu*<sup>4</sup>.

En l'écoutant, les Emérillon dirent :

— Nous ne savons pas bien chanter, lui il chante

bien mieux. Il faut maintenant chanter dans cette langue et ne plus chanter comme nous avons l'habitude de chanter.

C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, les waedzaedza des Emérillon, on ne les comprend pas. C'est à cette époque-là qu'on a changé les chants.

#### NOTES.

1. Les Taila étaient les Caraïbes, ou Galibis, qui vivent sur le littoral guyanais.

2. Les Emérillon considèrent qu'il est malséant qu'un frère et une sœur s'étendent côte à côte dans le même hamac. Tête-bêche, la bienséance est sauve.

3. Lors de la mort, les Emérillon considèrent que d'un corps vont s'échapper trois entités. La première est le « double » de l'individu sorte de reflet dans un miroir. La seconde est le « deuxième reflet » (un peu comme l'image qu'on a lorsqu'on se mire dans une eau claire qui clapote) un peu plus trouble, plus imprécis, plus estompé que le premier reflet. Le troisième est le *taiwöt*, tout noir, qui revient tourmenter les vivants : le fantôme.

4. Les quatre insectes cités chantent en juillet, août et septembre, c'est-à-dire en début de saison sèche. Ils chantent pour faire cesser les pluies.



## LE PEUPLE DES VAUTOURS

Raconté par Etienne Kutchili  
à Elahé.

Un jour, un jeune homme dit à sa mère :

— J'aimerais bien voir un vautour à deux têtes, ou même à trois têtes.

La mère répondit :

— Il ne faudrait pas qu'une chose pareille arrive !  
Ces créatures sont des êtres presque humains.

Le jeune homme n'écoula pas.

Il partit seul dans la forêt. Il y tua un gros tapir. A côté de l'animal mort, il construisit un abri pour la nuit. Puis il partit.

Deux ou trois jours plus tard, il revint. Sur la carcasse pourrie du tapir, il y avait des vautours. Le

jeune homme se cacha sous l'abri. Les vautours arrivaient en grand nombre : des tout noirs, des noir et blanc...

Un vautour à deux têtes se présenta.

Le jeune homme attendit encore car il espérait bien voir un vautour à trois têtes et le flécher pour le rapporter à la maison : ainsi il pourrait prouver que ce genre d'oiseau existait.

Et c'est ainsi que les choses se passèrent. Quand ils virent tomber le vautour à trois têtes, tous les autres vautours se dépouillèrent de leurs plumes et se changèrent en guerriers.

Ils se mirent à crier :

— Que se passe-t-il ? Qui l'a tué ? Comment faire sortir celui qui est là, dans l'abri ? Envoyons-lui des cafards pour le déloger.

Les cafards ne servirent à rien.

— Essayons avec des fourmis !

Le résultat ne fut pas meilleur.

Alors ils envoyèrent des serpents. mais le jeune homme était bien caché, et ce fut peine perdue !

Ils essayèrent avec des guêpes qui piquèrent le jeune homme et l'obligèrent à sortir.

— Ah ! C'est toi qui as tué Trois-têtes ! Allez viens, on t'emmène !

Les vautours recouvrirent le jeune homme des plumes du vautour à trois têtes.

— Eh bien, vole maintenant !

Et il vola. Mais comme il n'avait pas l'habitude, son vol était lourd et incertain. Le jeune homme et les vautours survolèrent le village. La mère aperçut ce vautour maladroit soutenu par les autres et comprit tout de suite :

— C'est mon fils ! Je lui avais pourtant bien dit...

Les vautours volèrent longtemps. Finalement, ils arrivèrent au ciel. Ils allèrent annoncer à la veuve du vautour à trois têtes :

— Voilà ton mari qui revient.

La femme du Trois-têtes connaissait la vérité, mais devant tout le monde, elle ne fit semblant de rien :

— Oui, c'est vrai, voici mon mari qui arrive.

Mais le beau-père du Trois-têtes, lui, ne se laissa pas abuser :

— Non, ce n'est pas possible. Il n'a pas le même visage, ce n'est pas mon gendre !



Et il dit à sa fille :

— Va dire à ton mari d'aller me couper un gros fromager.

Le jeune homme alla abattre un énorme fromager et entreprit de tirer le tronc jusqu'à la rivière. Bien sûr, il n'y arriva pas. Accablé, il se mit à pleurer. Un scarabée arriva et lui dit :

— Que t'arrive-t-il ? Pourquoi pleures-tu ?

— Tu ne vois pas ce gros tronc ? Comment pourrai-je le transporter ?

— Attends, je vais t'aider, dit le scarabée. Recule-toi !

Le scarabée se transforma en homme et poussa, poussa le tronc du fromager jusqu'au bord de l'eau. Puis il dit :

— Tu peux aller avertir ton beau-père... Au revoir, à bientôt !

Et il redevint scarabée.

Le jeune homme retourna auprès de sa femme voutour et lui dit :

— Va donc dire à ton père que j'ai coupé le fromager et que je l'ai descendu jusqu'à la rivière.

En entendant cette nouvelle, le père se dit :

— Tiens, tiens ! C'est peut-être mon gendre, finalement...

Il demanda alors à sa fille d'envoyer son mari nivrer la rivière, et il lui donna pour cela un tout petit morceau de liane *beku*.

La fille dit à son mari :

— Tu vas aller nivrer au milieu du saut avec ce morceau de liane !

Le jeune homme se mit à pleurer :

— Mais comment pourrai-je empoisonner la rivière avec si peu de liane ? Je n'attraperai pas le moindre poisson !

Un martin-pêcheur descendit alors vers lui :

— Qu'y a-t-il, mon ami ? Pourquoi pleures-tu ?

— Regarde ce petit bout de liane. Je ne peux pas nivrer avec ça !

— Je vais t'aider, dit l'oiseau. Prête-moi ton arc et ta flèche.

La martin-pêcheur se transforma en homme et tira une flèche au milieu de la rivière. L'eau s'arrêta de couler. Le martin-pêcheur dit au jeune homme :

— Va ramasser les poissons maintenant.

Le jeune homme ramassa beaucoup de poissons, de gros poissons. Il les entassa sur un rocher.

— Comment vais-je transporter ce tas de poissons ?

Un colibri arriva et se transforma en homme :

— Pas de problème ! dit-il. Va dans la forêt me couper des palmes de *wassai*.

Pendant l'absence du jeune homme, le colibri fabriqua un petit paquet magique et fit entrer dedans tous les poissons. Il avait éloigné le jeune homme car il ne voulait pas qu'il voie cette magie.

A son retour, il lui donna le paquet et dit :

— N'ouvre ce paquet sous aucun prétexte !

— Mais où sont tous mes poissons ? demanda le jeune homme.

— Ils sont dans le paquet, dit le colibri. Et il disparut.

Incrédule, le jeune homme prit un bâton pour défaire le paquet. Tous les poissons s'échappèrent...

Le jeune homme se remit à pleurer. L'homme-colibri revint et dit :

— Tu m'as désobéi ! Va me chercher d'autres palmes de *wassai* !

A son retour, le jeune homme retrouva le petit paquet bien fermé. Le colibri dit :

— Si tu l'ouvres une seconde fois, tant pis pour toi !  
Je ne reviendrai plus !

Le jeune homme rapporta le paquet à sa femme. Celle-ci appela son père :

— Papa, viens voir !

Le père n'en crut pas ses yeux. Il déchira le paquet... Et tous les poissons en sortirent. Alors, il commença à croire que cet homme était vraiment son gendre puisqu'il avait réussi ces épreuves. Mais un léger doute subsistait...

Le jeune homme dit à sa femme :

— Prends un beau coumarou et va me le faire cuire.

La femme, elle, savait bien que cet homme n'était pas son mari, mais elle n'osait pas le dire à son père. Elle se mit donc à faire la cuisine.

Après avoir vu le jeune homme manger, le père dit à sa fille :

— Si c'était vraiment ton mari, il n'aurait pas mangé de poisson cuit !

Les vautours en effet se régalaient du poisson pourri : pour eux, c'est comme du cachiri.

Le lendemain, le père dit à sa fille :

— Tu devrais dire à ton mari de me couper un abattis. Je vais aller en délimiter la surface.

Le jeune homme partit ensuite reconnaître le terrain délimité par son beau-père. Le terrain contenait trois collines !

— Mais c'est gigantesque ! Comment vais-je faire pour couper tout ça en un seul jour ?

Il se mit quand même au travail avec énergie. Au bout de quelques heures, il s'arrêta pour contempler son travail. Il n'avait défriché qu'une toute petite partie du terrain. Il recommença à pleurer.

Une fourmi-manioc arriva et lui dit :

— Que se passe-t-il, mon ami ?

— Mais tu vois bien ! Regarde tout ce qui me reste à défricher ! Jamais je n'y arriverai !

— Ne t'en fais pas ! Attends-moi, je reviens !

Et la fourmi-manioc revint avec des milliards d'autres fourmis-manioc qui se mirent au travail immédiatement. En quelques coups de mâchoires, tout

le terrain fut nettoyé de ses broussailles. Alors, les fourmis-manioc disparurent. mais il restait à abattre les plus grands arbres.

Le jeune homme se lamenta de nouveau :

— Comment vais-je abattre tous ces arbres ?

Un pou de bois arriva. Il appela ses congénères et en quelques instants ils abattirent les grands arbres.

Le jeune homme retourna vers sa femme :

— J'ai fini. Que dois-je faire maintenant ?

La femme alla rapporter cela à son père, qui dit :

— Il faut qu'il aille brûler le bois abattu, maintenant ! Il faudra aussi qu'il vole au-dessus de la fumée. Sinon, ce n'est pas mon gendre !

Le jeune homme se lamenta de plus belle :

— Mais ce n'est pas possible ! Le bois est encore humide, la saison sèche n'a même pas commencé ! On ne peut pas brûler un arbre le jour où on l'a abattu !

Alors arriva une punaise qui proposa au jeune homme de l'aider. Elle fit un énorme pet nauséabond qui sécha l'abattis d'un seul coup. Le jeune homme y mit le feu, mais il ne se sentait pas capable, malgré les plumes du vautour à trois têtes, de s'envoler au-dessus de la

fumée. Heureusement, un vautour arriva près de lui, se transforma en homme, endossa les plumes du vautour à trois-têtes et survola l'incendie. Le beau-père, qui guettait de loin, crut ainsi reconnaître son gendre le Trois-têtes.

Le jeune homme revint vers sa femme et dit :

— Est-ce que c'est terminé maintenant ?

Comme l'abattis était prêt, le beau-père mit en terre un grain de maïs, un pied de bananes plantains, un pied de baces, un plant d'ananas et une tige de manioc.

Les plantes grandirent, se multiplièrent et firent des fruits instantanément.

Alors le père dit à sa fille :

— Va faire la récolte tout de suite, nous allons manger.

Mais la fille ne partit pas tout de suite, contrairement à l'ordre de son père. Lorsqu'elle arriva à l'abattis, il était trop tard : elle ne trouva rien, comme si rien n'avait encore poussé.

C'est à cause de la désobéissance de cette femme qu'on est maintenant obligé d'attendre plusieurs mois pour récolter ce qu'on a planté.

Le beau-père dit ensuite à son gendre :

— Va me chercher de l'eau !

Et il lui donna un panier tressé.

Le jeune homme partit en pleurant :

— Comment peut-on ramener de l'eau dans un panier tressé ?

Une fourmi noire vint l'aider. Elle remplit le panier et l'eau resta dedans.

— Prends le panier, et tâche de ne pas le crever !

Mais le jeune homme ne put s'empêcher de toucher une des mailles; tout le panier se défit et l'eau disparut...

La fourmi noire revint consoler le jeune homme qui se lamentait. Elle remplit le panier une deuxième fois et dit :

— Je ne reviendrai plus ! Tant pis pour toi si tu désobéis encore !

Le jeune homme alla déposer le panier plein d'eau auprès de sa femme.

Le beau-père lui imposa encore une dernière épreuve :

— Tu vois ce rocher blanc ? Taille-moi un tabouret dedans !

Le jeune homme prit son sabre et tâcha d'attaquer le rocher mais le sabre s'ébrécha et le rocher resta intact.

Le jeune homme se lamenta :

— Comment vais-je y arriver ?

Il savait que s'il ne réussissait pas cette épreuve, son beau-père le tuerait pour avoir pris la place de son gendre le Trois-têtes qui, lui, était capable d'accomplir ces prodiges.

Un oiseau *tsuluku'a* s'approcha pour l'aider. Il lui tailla son petit banc, puis disparut.

Mais le vautour ami du jeune homme lui dit :

— Ecoute, tu dois te sauver car ils savent de toutes façons que tu n'es pas le vautour à trois têtes. Je vais t'emmener avec moi.

Mais le jeune homme refusa :

— Ce n'est pas la peine, ils vont nous rattraper. Tu n'es pas assez rapide et moi, je vole très mal.

Arriva alors un pigeon qui proposa au jeune homme de l'aider à s'enfuir. Il lui donna rendez-vous au bord de l'eau.

Le jeune homme s'y rendit sans tarder et ils s'envolèrent tous les deux.

Les vautours s'aperçurent trop tard de la fuite du faux Trois-têtes. Le jeune homme était déjà revenu dans son village et il racontait son histoire.

Mais quelques jours plus tard, la femme du vautour à trois têtes se vengea et s'empara de son âme. Le jeune homme resta couché dans son hamac plusieurs jours, puis il mourut.



## TABLE DES MATIERES

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| Introduction, par Eric Navet.....                           | 1   |
| Voyage au pays des Anacondas .....                          | 13  |
| Comment les Emérillon découvrirent l'arouman .....          | 31  |
| Histoire du gros ventre .....                               | 39  |
| Les enfants et le <i>mbatskilili</i> .....                  | 53  |
| La femme du soleil .....                                    | 65  |
| Le jaguar et le tamanoir.....                               | 75  |
| Histoire de l'homme qui brûla sa femme .....                | 79  |
| Histoire de l'homme malchanceux .....                       | 91  |
| L'origine du manioc et des plantes cultivées.....           | 95  |
| Mbokina .....                                               | 101 |
| Les cochons et la jeune fille .....                         | 107 |
| Histoire des Taila .....                                    | 115 |
| Comment les Emérillon apprirent les <i>waedzaedza</i> ..... | 129 |
| Le peuple des vautours .....                                | 139 |

## Contes de la tradition orale

### • CONTES : Collection Fleuve et Flamme

*Textes monolingues*

|                                                                   | Prix |
|-------------------------------------------------------------------|------|
| <input type="checkbox"/> Contes andalous                          | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes d'Algérie                         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes créoles de l'océan Indien         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes Dagara (Burkina Faso)             | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes des Abda (Maroc)                  | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes de chez moi (Sud Maroc)           | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes de Lalla Touria - 2 Tomes         | 80   |
| <input type="checkbox"/> Contes du Burkina Faso                   | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes du Gabon                          | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes du pays manding                   | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes du Rwanda                         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes du Tafilalet (Sud-Ouest marocain) | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes et mythes du Sénégal              | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes et nouvelles corses               | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes et nouvelles de Tunisie           | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes haoussa (Niger)                   | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes kurdes                            | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes peuls de Bâba Zandou              | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes zarma du Niger                    | 40   |
| <input type="checkbox"/> L'enfant rusé (contes bambara)           | 40   |
| <input type="checkbox"/> N'ouvre pas à l'ogre (Zaïre)             | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes et légendes du pays Khmer         | 40   |

### • CONTES : Textes bilingues

|                                                                    | Prix |
|--------------------------------------------------------------------|------|
| <input type="checkbox"/> Aventures de Petit Jean (Océan indien)    | 40   |
| <input type="checkbox"/> Bâba Zandou raconte                       | 40   |
| <input type="checkbox"/> Clés pour le conte                        | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes akan du Ghana                      | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes amérindiens de Guyane              | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes bambara                            | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes créoles d'Haïti                    | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes de Djibouti                        | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes et légendes du pays Lao            | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes et récits du Cap-Vert              | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes luba et kongo (Zaïre)              | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes maghrébins                         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes montagnais (Québec)                | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes ruandais                           | 40   |
| <input type="checkbox"/> Contes des Comores au Zaïre               | 40   |
| <input type="checkbox"/> Devinettes berbères - 3 Tomes             | 120  |
| <input type="checkbox"/> En suivant le calebassier (Niger)         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Fablier de São Tomé                       | 40   |
| <input type="checkbox"/> Femmes et monstres (Madagascar) - 2 Tomes | 80   |
| <input type="checkbox"/> Histoires canaques                        | 40   |
| <input type="checkbox"/> L'éébu, proverbes wolof (Sénégal)         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Légendes tahitiennes                      | 40   |
| <input type="checkbox"/> Proverbes malinké                         | 40   |
| <input type="checkbox"/> Rois, Femmes et Djinns (Comores)          | 40   |

|                                                                    |    |
|--------------------------------------------------------------------|----|
| <input type="checkbox"/> Contes et légendes de l'Inde              | 40 |
| <input type="checkbox"/> Contes et récits du Tchad                 | 40 |
| <input type="checkbox"/> Contes du Burundi                         | 40 |
| <input type="checkbox"/> Chansons et proverbes Lingala             | 40 |
| <input type="checkbox"/> Contes des Indiens Emérillon              | 40 |
| <input type="checkbox"/> Contes des Aloukous de Guyane             | 40 |
| <b>Textes et civilisations</b>                                     |    |
| <input type="checkbox"/> Bonheur et souffrance chez les Peuls      | 50 |
| <input type="checkbox"/> Chants du Haut-Assam (Inde)               | 50 |
| <input type="checkbox"/> Images féminines dans les contes          | 50 |
| <input type="checkbox"/> L'enfant dans les contes                  | 50 |
| <input type="checkbox"/> Récit des chasseurs du Mali               | 50 |
| <input type="checkbox"/> Sibérie légendaire - Niourgoun le Yakoute | 50 |
| <input type="checkbox"/> Chrétiens et musulmans                    | 50 |

Éditions CILF  
 11 rue de Navarin  
 75009 Paris  
 Fax : 48 78 49 28  
 Tél : 48 78 73 95

